

SEPTIÈME ANNÉE

Subvention du Conseil Général

Travailler pour la Corse



Et dans tous les domaines

# REVUE de la CORSE

ANCIENNE et MODERNE

Historique, Littéraire et Bibliographique

## SOMMAIRE

RICROS (CHARLES).....	<i>Les beaux récits de voyages (avec illustrations).....</i>	177
J. G.....	<i>Un poète de Corse : Salvator Viale .....</i>	184
BENIELLI (ROBERT).....	<i>Un état de la population corse en 1748 .....</i>	191
SAVELLI (FRANÇOIS).....	<i>Une idylle dans la mon- tagne (nouvelle historique).....</i>	194
CHAUVET (PAUL).....	<i>Voyageuses anglaises .....</i>	198
CURZIU TULLIANU.....	<i>Le Disinganno (Eclaircisse- ment au sujet de la guerre de Corse (suite).....</i>	201

**BIBLIOGRAPHIE.** — L'âme corse. — L'anneau d'investiture pour la Corse.  
— Comment on devient alpiniste. — Le buste du docteur Piccioni. —  
Le poète Arnault. — Le souvenir de Napoléon à Ajaccio, etc.

**NOUVELLES** en quelques lignes : Géographiques, économiques et touris-  
tiques.



## DIRECTION :

Professeur A. AMBROSI, 9, place du Général-Beuret, PARIS (XV<sup>e</sup>)

COMPTE POSTAL : Paris 813.42

1904  
1891

# CORSICA LIQUEUR



Maison L. N. MATTEI, Bastia (Corse)

## LES CIRCUITS DU CAP CORSE

**EN AUTO-CARS LES PLUS CONFORTABLES**

140 kilomètres de parcours en passant par

**L'IMPRESSONNANT DÉFILÉ DU LANCONE**

Départ tous les jours à 8 heures. Retour à BASTIA, à 18 heures

==== **PRIX : 60 FRANCS** =====

**DIVERS CIRCUITS PÉRIODIQUES**

LOCATION D'AUTOMOBILES PARTICULIÈRES  
ET D'AUTO-CARS POUR GROUPES

Pour tous renseignements et itinéraires d'excursions GRATUITS, s'adresser :

**à MM. AGOSTINI FRÈRES**

38, Boulevard Paoli, BASTIA (Corse)

Adresse Télégraphique : AGOSTINI AUTO BASTIA —o— Téléphone 0-94

# REVUE DE LA CORSE

## ANCIENNE ET MODERNE

---

### LES BEAUX RÈCITS DE VOYAGES <sup>1</sup>

---

**La Castagniccia.** — Qui dit « Corse » dit variété. Nous venons de visiter la plantureuse Balagne et nous avons décidé de parcourir la grande châtaigneraie de l'île. Un matin, à 9 h. 30, nous quittons la mer, l'Île Rousse ensoleillée et, à midi, le train rampant nous dépose à Ponte-Leccia, en plein centre montagneux.

Nous déjeunons au buffet en compagnie d'un aimable propriétaire de Calenzana qui s'est muni, en guise de viatique, de bonnes bouteilles de son crû : il nous faut y goûter, que dis-je ! y faire honneur, et nous vidons au dessert deux flacons d'un vin ambré et parfumé.

A 14 heures, l'auto postale nous emmène vers Piedicroce d'Orezza ; cette promenade m'enchanté, elle est inédite pour moi.

Dix-neuf kilomètres de côte, dans un paysage sévère en cette saison, mènent au col du Pratu (974 m.) ; de belles châtaigneraies font déjà leur apparition, mais la note étrange est fournie par les nombreux boqueteaux de chênes-lièges, lesquels, dépouillés de leur écorce productive, laissent apparaître un aubier d'une couleur rouge sang.

La neige est encore abondante au col où se trouve une bonne auberge ; la vue y est splendide : les montagnes d'Ascu, le Rotondu, le Monte d'Oro, les aiguilles rouges de Popolasca limitent l'horizon et, tout proche, le San Petru, roi de l'Orezza, domine la Castagniccia de ses 1766 mètres.

Quinze kilomètres séparent le col du village de Piedicroce ; la route serpente en descente dans un parc immense de châtaigniers centenaires qui montrent complaisamment leurs énormes troncs creux. A un tournant, une échappée laisse apercevoir la mer de Toscane, les îles d'Elbe et de Capraja. C'est en été qu'il faudrait parcourir cette route quand elle s'engouffre sous un dôme de vert feuillage, ou en automne quand l'Orezza n'est qu'une vaste houle d'or.

---

(1) Cf. les numéros 39 et 40.

Piedicroce possède des sources ferrugineuses d'une puissance et d'une efficacité thérapeutiques tenant du prodige : leurs eaux remettent sur pied en trois semaines les convalescents, les anémiés et les paludéens ; dix mille malades, annuellement, devraient venir ici recouvrer la santé, mais qui célèbre les eaux d'Orezza et les recommande ? Pas même les médecins !

Les fontaines sont situées au fond d'une gorge dans laquelle dévalent, à travers la châtaigneraie, d'effroyables raccourcis.

Nous en avons bu de cette eau d'Orezza ! Pour ma part, j'en ai absorbé quinze verres en moins d'une heure ; on fait sa cure comme on peut, la mienne fut massive.

Le retour à Piedicroce par les sentiers est pénible : mieux vaut emprunter les 4 kilomètres de la route de voiture qui relie l'Etablissement au village.

Près de celui-ci se trouve l'un des couvents les plus illustres de la Corse ; il fut longtemps le centre de la résistance à l'invasion génoise ; c'est un grand édifice, d'aspect roman, transformé en caserne de gendarmerie ; la chapelle, hélas ! est devenue une écurie !

Le lendemain, nous reprenons le courrier de Ponte-Leccia, après avoir, selon notre habitude, retenu les places voisines du conducteur qui permettent de voir plus aisément le paysage. A Morosaglia où nous stoppons, le chauffeur nous conduit à la maison natale de Paoli. Une salle du rez-de-chaussée, transformée en chapelle, contient les cendres du général ; au premier se trouve un musée, où d'intéressantes reliques sont pieusement conservées.

En route..... nous retrouvons les chênes-lièges tragiques et arrivons à Ponte-Leccia où des truites délicieuses nous attendent.

A 13 h. 40, le train nous emporte vers Bastia par 47 kilomètres d'un ravissant parcours tout au long du Golu tourmenté et des rives verdoyantes de l'étang de Biguglia.

**Bastia-Le Cap.** — Bastia est intéressante pour le touriste et, au risque de m'attirer les foudres des Ajacciens, je dirai hardiment que je la préfère à Ajaccio.

L'ancienne ville, « *Terra Nova* », construite par les Génois près de l'anse de Ficaïola, est extrêmement curieuse : les ruelles étroites qui montent vers les hauts quartiers forment un labyrinthe inextricable, les chaussées en escaliers sont dalées de marbre, les passages étroits, voûtés, se glissent entre de vieilles bâtisses qui s'étaient par des arcs-boutants. La ville neuve, cependant appelée *Terra Vecchia*, est plus banale : c'est





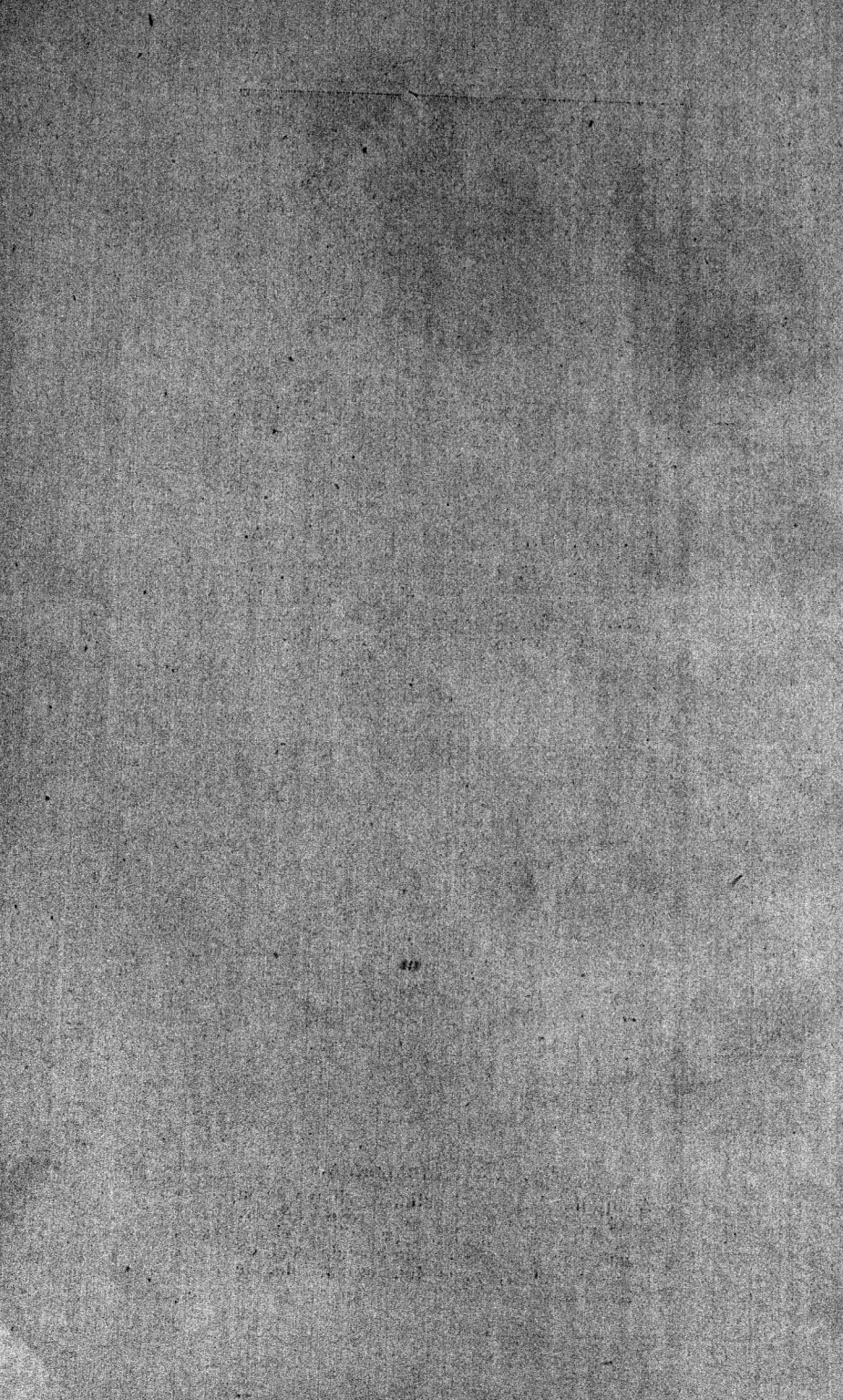
Fig. 8. — UNE VIEILLE RUE DE BASTIA.

Étroite, sombre, rapide, cette petite rue, autrefois très commerçante, montre ce que devait être l'ancien faubourg génois, la *Terra vecchia*, avec ses ponceaux de soutènement entre les maisons incommodes.



Fig. 9. — ERBALONGA.

A 10 kilomètres de Bastia, ce village de la côte orientale fut bâti au bord de la mer, sur un petit promontoire, rocailleux et assailli par les vagues. Une tour de guet, en partie ruinée, mais toujours visible, le termine.



un alignement géométrique de maisons uniformes dont l'ensemble est sans grand attrait. Bastia a sa Cannebière, c'est la Traverse, longue avenue descendant de la citadelle et venant aboutir près de la place Saint-Nicolas; le commerce de la ville semble réfugié là; passagère et vivante, cette voie est agréable à parcourir.

Pour la première fois depuis notre arrivée dans l'île, le temps s'est gâté; à 15 heures, lorsque nous prenons place dans la voiture postale qui va nous conduire à Luri, il pleut. Sous l'averse nous franchissons les faubourgs de Bastia et longeons la côte orientale contournant golfes et promontoires qui se succèdent sans cesse. Voici les petites marines de Pietranera, Lavasina, Erbalonga que nous dépassons dans la tempête; le libecciu maintenant fait rage; malgré cela, le parcours reste enchanteur: les bruyères blanches et les romarins violâtres répandus à pleines corbeilles ornent un maquis dont la floraison est plus avancée qu'au cœur de l'île.

A Santa Severa, nous quittons la route côtière pour prendre celle de Luri et, à 5 heures, nous sommes à Piazza, hameau principal de cette commune et terminus du service postal que nous avons emprunté.

Il pleut toujours à torrent; nous nous réfugions dans l'unique auberge du pays où deux bons vieux feront de leur mieux pour nous rendre le séjour supportable. Le dîner est bien frugal, le confort de la chambre sommaire, mais au pied de la tour, dite de Sénèque, on se doit d'être stoïcien: demain il fera beau.

Dès 5 heures je m'éveille et, prêtant l'oreille, je perçois un bruit significatif..... il pleut; j'entr'ouvre les volets; de gros nuages bas qui courent, vertigineusement chassés par le vent d'Ouest, laissent présager une bien mauvaise journée. Toute la matinée, nous guettons l'éclaircie qui pourrait nous permettre de gagner Pinu, distant de 12 kilomètres; elle ne se produit pas. Les nuages lourds continuent à se déchirer sur les crêtes de la montagne, la route est un vrai marécage; attristés, nous déjeunons sans appétit. L'après-midi, nos hôtes vont chercher le facteur, joueur de dames célèbre dans le canton, et nous poussons du bois; je perds toutes les parties avec une désespérante régularité, mais le temps passe plus vite.

Il pleut encore au réveil; nos nerfs étant à bout, nous décidons le départ: enveloppée dans ma pèlerine de caoutchouc, ma femme peut braver la pluie; pour moi, mon imperméable arrêtera ce qu'il pourra.

A 9 heures, nous quittons sans regret l'hôtellerie de Piazza; il bruine encore, mais le plafond est moins chargé; à travers bois, par de larges courbes, nous prenons de la hauteur;

quelques échappées permettent d'apercevoir de temps à autre, sur la droite, le luxuriant vallon de Luri, véritable jardin d'orangers, de citronniers et de cédratiers.

Voici enfin les derniers lacets qui mènent au col Sainte-Lucie (407 m.); la tour de Sénèque, mi-ruinée, imposante, assise sur un fouillis de verdure et de rocs, est toute proche maintenant. La pluie a cessé, quelques pans de ciel bleu apparaissent, et comme nous franchissons l'étroit couloir rocheux qui sépare les deux versants, le soleil fait son apparition. Durant toute la descente, nous jouissons d'une vue magnifique sur la côte occidentale du Cap, plus profondément découpée et plus sauvage que la partie orientale. A quelque cent mètres de Pinu, dans un lacet, des bancs de pierre alignés invitent à la halte et à la contemplation. Ils dominent un vallon au centre duquel de grands ifs, pointus comme des sucettes, semblent piqués dans la verdure à l'entour du monumental tombeau de la famille Piccioni.

Nous entrons dans Pinu, et un raccourci nous mène chez « Giusti », mon hôte de l'an passé. Sa maison rose est gaie; de beaux arbres et une charmante fontaine de couleur, surmontée d'un buste, lui composent un cadre agréable. Nous déjeunons là, mais les chambres étant en réfection, il nous faut émigrer dans la soirée chez « Lucca », aubergiste et maire du pays.

J'ai peu parlé jusqu'ici de la table, excellente en général; je n'en ai que plus de plaisir à citer le menu qui nous fut servi impromptu ce jour-là :

Saucisson — Lonzo — Olives  
Omelette au lard  
Foie de veau tomates  
Quatre côtelettes de mouton  
Purée de pommes mousseline  
Brocciu  
Confiture de cédrat  
Gâteaux secs  
Café — Cédratine

le tout arrosé d'un vin du Cap dont je voudrais avoir mille bouteilles dans ma cave ! Très bien, dites-vous, mais l'addition ? Elle est simple : deux repas à 7 francs égalent 14 francs.

Chez « Lucca » aussi, chère excellente et chambres confortables.

Que les dénigreur systématiques de la cuisine corse aillent donc faire un tour à Pinu; au retour, s'ils persistent dans leurs affirmations, soyez assurés qu'une gastrite aiguë les taquina ou qu'ils n'y entendent rien.

Comme toutes les villes côtières de Corse, Pinu a sa ma-



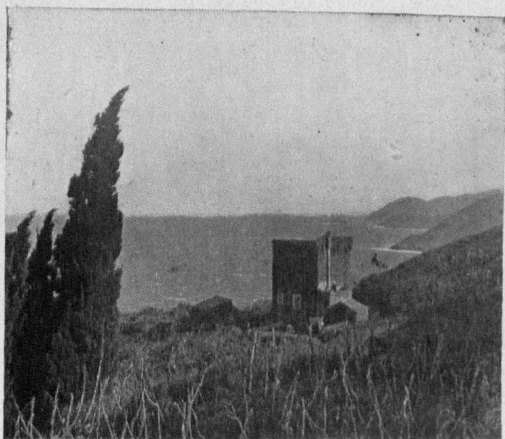


Fig. 10. — CORNICHE DU CAP CORSE  
(PINU).

On voit là une des tours carrées qui meublent le paysage, le long de la route, et les pittoresques indentations d'une côte en falaise qui n'est pas moins belle que la corniche de la côte occidentale.

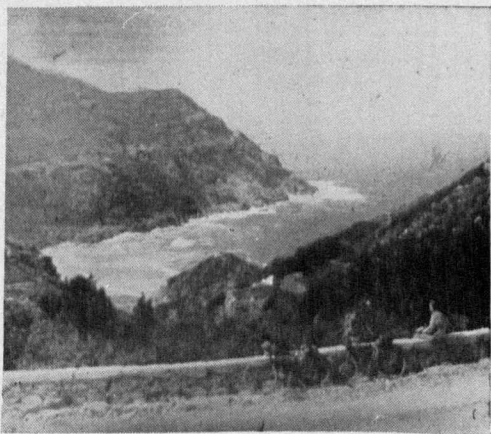
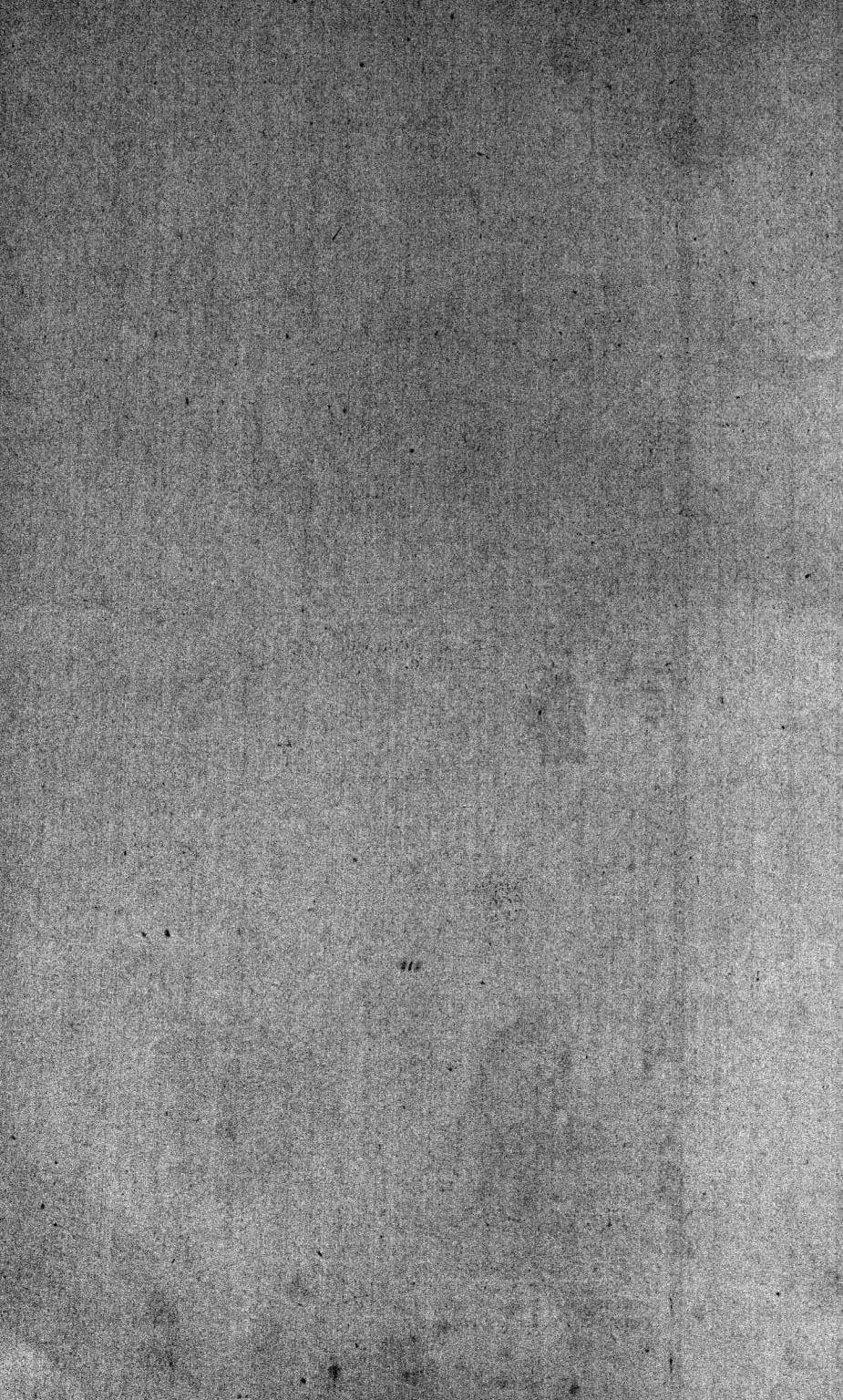


Fig. 11. — LA BAIE D'ALBU.

Un des jolis golfes de la falaise occidentale du Cap Corse, avec sa route en corniche. L'éblouissante blancheur des roches serpentineuses tranche sur l'azur de la mer, comme à Portu les roches rouges.



rine : c'est un tout petit village de pêcheurs, blotti dans les rocs, près de la vieille tour génoise et du couvent désaffecté ; un vertigineux sentier y conduit. Nous y flânonnons le lendemain une partie de la matinée ; des filets sèchent sur les terrasses, dont l'une, dallée de losanges blancs et noirs, est du plus gracieux effet dans ce site sauvage. Le tantôt, grâce à l'amabilité de M. Lucca qui détient les clefs et nous les confie, nous visitons le couvent. C'est une vieille bâtisse massive ; dans les cours, envahies d'herbes folles, des lauriers-roses sont en fleurs ; la chapelle et la sacristie, où traînent encore quelques ornements sacerdotaux, sont les pièces les plus intéressantes : un beau lutrin, des porte-cierges dédorés, un harmonium, des bancs et de vieux bahuts composent l'ameublement ; au premier étage, dans les cellules desservies par de longs corridors, règne un désordre à laisser croire que le couvent fut pris d'assaut.

Où sont maintenant les quelques moines aimés qui vivaient là ? Avec quelle peine ils ont dû quitter cette retraite biblique où leur temps se partageait pieusement entre la charité et la méditation.

Le jour suivant nous trouve en route de bonne heure : c'est notre dernière journée de tourisme actif en Corse ; en effet, dans l'après-midi, la voiture postale nous cueillera quelque part sur la route de Saint-Florent et à 19 heures nous serons à Bastia. Cette route occidentale du Cap Corse n'a rien à envier à la grande corniche niçoise ; elle est de toute beauté : les lignes d'horizon n'y sont point déformées, comme sur la Côte d'Azur, par des milliers de constructions qui déflorent le paysage. Ici, la nature est reine ; l'admiration ne se partage pas entre elle et les somptueux arrangements de la pierre de taille ; point de dignes mirifiques, de casinos sur pilotis, de foule bigarrée et cosmopolite ; la lumière, l'espace et la beauté sont les seuls compagnons du voyageur.

Le cap Minerbiu, la tranchée de Giotani, le hameau de Canari, où nous déjeunons dans une épicerie accueillante, les marines de Scalù, d'Albu et le curieux village de Nonza sont, avec le splendide maquis venu des pentes de l'Alticione, les principaux attraits de ce parcours.

L'arrivée à Nonza surtout est saisissante ; une partie de la ville est construite sur un énorme rocher dont un côté tombe à pic dans la mer d'une hauteur de 200 mètres ; une rangée de maisons s'aligne au bord même de l'arête dans un absolu prolongement de la paroi verticale ; il ne faudrait pas tomber d'une fenêtre ici ! Un monumental et rustique escalier conduit de l'entrée du village à la fontaine Sainte-Julie, dont les eaux sont réputées miraculeuses.

A 16 h. 15 arrive le service postal; nous prenons place à bord d'une confortable Citroën dont nous serons jusqu'à Saint-Florent les seuls occupants. La route, toujours en corniche, franchit les grands escarpements du mont Prunu et, après la marine de Farinole, quitte la côte pour remonter la vallée du Serragiu. Nous traversons un maquis de bruyères en fleurs; à notre demande, le chauffeur, aimablement, arrête sa voiture et nous faisons une abondante cueillette. Voici le col-carrefour de San Bernardinu, d'où la route, qui rejoint Bastia par le col de Teghime (541 m.), s'en va en longues lignes droites à l'assaut du mont Seccu; nous tournons à l'opposé pour rentrer à Bastia par le défilé du Lancône, et après quelques kilomètres, nous arrivons à Saint-Florent.

La voiture stoppe sur la place, près de la poste et de l'hôtel d'Europe où j'ai déjeuné l'an passé au cours de l'étape Pinu-Ile Rousse par le désert des Agriates; nous avions visité ce jour-là la cathédrale Sainte-Marie de l'Assomption, isolée dans la campagne, à 2 kilomètres environ du bourg et monument historique. Le temps nous manque aujourd'hui pour aller voir cet édifice roman, dernier vestige de la ville de Nebbiu, détruite par les Sarrasins, qui renferme deux reliques fort vénérées dans la région : une vierge noire et la momie de saint Florent.

En voiture !... Cette fois la Citroën est complète et nous ramons quelque peu dans la rude rampe qui mène à Olmetta et au col San Stefanu (360 m.). Celui-ci franchi, nous entrons aussitôt dans le sauvage défilé du Lancône, au fond duquel coule le Bevincu étroitement encaissé entre de hautes murailles; de la route qui, durant tout le défilé, est comme suspendue en balcon sur le flanc d'une faille énorme, la vue s'étend, fort belle, sur l'étang de Biguglia et la mer.

Il fait presque nuit quand nous arrivons à Bastia, satisfaits de notre tour du Cap; nous regagnons l'hôtel d'Europe, où la famille Mattei sera pleine d'attentions pour nous jusqu'à notre départ.

Notre dernière journée à Bastia, le 25 mars, est grise : le vieux port, si gai, vivant et coloré au soleil, semble triste aujourd'hui. Sous l'averse, nous faisons de longues démarches en vue d'obtenir des passeports pour l'Italie, démarches presque désespérées, car la mairie est fermée en raison d'une vague fête locale et les fonctionnaires difficiles à joindre; heureusement, grâce à l'amabilité du sous-préfet, nous nous tirons de ce mauvais pas et obtenons les précieux papiers.

A 23 heures, nous embarquons à destination de Livourne; notre voyage de Corse est terminé; bientôt Bastia n'est plus dans la nuit que mille petites lumières scintillantes, et malgré



le plaisir que nous attendons de la visite de Pise, Florence, Gênes, nous avons au cœur comme un vague sentiment de tristesse en quittant cette terre hospitalière.

M<sup>me</sup> et M. Charles RICROS.

### Considérations générales.

Il faut aller en Corse en avril ou en mai pour un voyage d'ensemble : à cette saison, la température est excellente, le maquis en pleine floraison, les cols praticables à la bicyclette et à l'automobile et quelques petites ascensions déjà permises. Pour le séjour à la Castagniccia ou aux grandes altitudes (Niolu, Vizzavona), les mois chauds sont préférables; notons enfin que certaines villes côtières, telle Ajaccio, sont officiellement classées « climatiques ».

Il y a deux façons d'aller en Corse : l'avion, le bateau. Un service journalier d'hydravions assure la liaison entre Antibes et Ajaccio; le prix est d'environ 350 francs pour la traversée. Par bateau, on peut partir indifféremment de Marseille, Toulon ou Nice, mais de Toulon les services n'ont ni confort, ni vitesse. De Marseille et de Nice, cinq départs par semaine à destination d'Ajaccio (2), Bastia (2), Calvi-Ile Rousse (1); de Toulon, un départ par semaine pour Calvi-Ile Rousse.

Quand vous irez en Corse, combinez de préférence votre départ de Marseille ou de Nice, de manière à effectuer la traversée sur le *Corte II* ou le *Général Bonaparte*, qui sont les deux meilleurs paquebots de la Compagnie Fraissinet. Les secondes classes sont très suffisantes, les cabines sont propres et confortables, la table (traversées de jour) est abondante, le prix du passage raisonnable (120 francs environ en première, 90 francs environ en seconde).

Les routes de Corse, admirablement tracées, avec des pourcentages dépassant rarement 7 %, sont le paradis de l'automobiliste et du cycliste, mais il ne faudrait pas croire que ces moyens de transport personnels soient indispensables pour visiter l'île : à pied, en s'aidant des ressources locales (chemins de fer et services postaux), on peut, avec agrément, parcourir ce beau pays. Je serais même tenté de conseiller, de préférence à l'automobile et surtout à l'emploi des cars, la bicyclette ou le tourisme pédestre; en effet, pour bien goûter le charme de l'hospitalité et être en contact permanent avec l'âme corse, il ne faut pas brûler les étapes et rechercher les grands centres, comme l'automobiliste le fait volontiers; c'est souvent dans l'infime bourgade, où le pédestrian et le cycliste

seuls s'arrêtent, que la réception est la meilleure et que l'on cueille les plus beaux souvenirs du voyage.

Pour l'établissement d'un itinéraire, je ne saurais trop conseiller, en outre du guide Hachette (10 francs, réclame non payée !), l'indicateur Clavel (1 fr. 50 — 10, avenue de Friedland) qui, dans une petite brochure, présente avec clarté les horaires, les prix, les distances kilométriques des bateaux, des chemins de fer et des cinquante services postaux dont le parfait réseau est la providence du touriste avisé.

Dans les grands centres, de bons hôtels offrent au voyageur de belles chambres pour 6 à 8 francs; les repas avec vin dépassent rarement cette dernière somme; en campagne, dans les auberges, il est fréquent de trouver pour 4 francs une chambre suffisante et de donner 5 à 6 francs pour un excellent déjeuner.

Le Corse est fier; il importe de ménager sa susceptibilité; le premier contact avec l'hôtelier de village n'enchanté pas toujours le touriste habitué à l'obséquiosité continentale, mais en quelques instants la glace est rompue, on est en famille, et par mille détails charmants, la traditionnelle hospitalité se révèle.

Puisse ce récit imparfait donner à beaucoup le désir de visiter cette terre bénie, chantée par Byron, Dumas, Mérimée, Daudet, Bergerat, Jean Lorrain et tant d'autres. Qu'ils soient assurés à l'avance de goûter en Corse, où tout est couleur, lumière et parfums, les joies pures que le tourisme réserve à ses fidèles.

---

## Un poète de Corse



### == SALVATOR VIALE ==

---

Salvator Viale naquit à Bastia le 6 septembre 1787. Son père, Augustin Viale, petit propriétaire aisé, avait épousé Marie-Nicolette Prelà, sœur de Thomas Prelà, médecin architecte du pape Pie VII, son confident et son ami.

De 7 à 12 ans, le petit Salvator fut confié, en même temps que son frère Louis, au curé de Ville-di-Pietra Bugna, Santa-Maria, oncle de son père, qui lui fit apprendre, par l'abbé Franceschi, les rudiments du latin.

De ce séjour à Ville, au milieu de la belle nature, le poète, sa vie durant, garda un souvenir ému qu'il traduisit un jour :

*Pour un repas champêtre.*

O dell' infanzia mia, carò soggiorno (1),  
Signoreggiante la cità vicina,  
A te sovente io col pensier ritorno :  
O petrosa di Ville ardua collina.

(1) *O séjour cher à mon enfance, ô rocailleuse colline escarpée de Ville qui domines la cité voisine, souvent ma pensée s'envole vers toi.*

Quand il eut 12 ans, son père le rappela auprès de lui à Bastia, sous la direction du même précepteur, jusqu'à l'âge de 16 ans. Alors, comme tous les jeunes Corses qui, à cette époque, désiraient compléter leurs études, Salvator dut aller en Italie. Son père l'envoya à Rome et le confia à son beau-frère Thomas Prelà. Il le destinait à la médecine, mais le jeune homme, quoique sans enthousiasme, préféra suivre les cours de droit. Il était depuis cinq ans dans la Ville éternelle, mais s'il n'avait pas encore obtenu le diplôme d'avocat, il s'était nourri de littérature grecque et latine avec des maîtres éminents.

A la fin de l'année 1805, son père, à peine âgé de 45 ans, était mort, laissant quatre garçons et trois filles. Comme la situation de la famille était embarrassée, Salvator dut rentrer à Bastia en 1808. L'année suivante seulement, le diplôme lui fut accordé à Pise.

Salvator se fit le précepteur de ses plus jeunes frères Benoît et Michel. Le premier, chimiste distingué et médecin, devint archiatre du pape Pie IX ; Michel, le second, le cardinal Viale Prelà, légat du pape à Vienne, fut l'ami intime du prince de Metternich. Leur correspondance a été publiée tout récemment par Boyer d'Agen.

Pendant que Salvator s'occupait de l'instruction de ses frères, sa sœur aînée, Marie-Ursule, aidait sa mère dans les soins du ménage ; elle la remplaça même complètement lorsqu'elle se retira en Italie. Cette sublime fille ne voulut jamais se marier et se dévoua jusqu'à sa mort à la famille. Devenue infirme à la fin de ses jours, elle mourut, le 19 janvier 1848, âgée de 64 ans.

*A la mémoire de ma mère.*

E tu, misera, e tu pur fosti un tempo (2)  
Per viril senno, per amor, per sante  
Domestiche virtudi alle sorelle,  
Ai fratelli ed a me seconda matre.

(2) *Et toi, sœur infortunée, par ton viril jugement, par ton affection, par tes saintes vertus domestiques, tu fus, pour tes sœurs, pour tes frères et pour moi-même, une seconde mère.*

Les luttes du Forum ne séduisaient guère le jeune avocat ; c'est pourquoi, lorsque Renucci, professeur de rhétorique au collège de Bastia, prit un congé de deux ans, de 1812 à 1814, Salvator accepta avec empressement de le suppléer au collège.

C'est de cette époque que datent *Les principes des belles-lettres* et *La Dionomachie*, poème héroï-comique en huit chants.

Mais en 1814, l'Empire s'était écroulé. La chute du grand empereur avait bouleversé la Corse. A Bastia, pour maintenir l'ordre, on avait installé, sous la présidence de l'avocat Frediano Vidau, un gouvernement provisoire dénommé Comité supérieur. Salvator Viale, qui avait accepté les fonctions de secrétaire général, s'employa à modérer les passions des partis et à empêcher les excès du peuple. Il contribua à rétablir l'usage de la langue italienne dans les actes publics, à faire démolir les prisons souterraines, qui étaient malsaines, à faire mettre en liberté les prélats italiens que, pour des raisons politiques, on tenait enfermés dans les forteresses.

Ces fonctions, à vrai dire, ne lui rapportèrent que des ennuis et aucun profit :

*Au chanoine Joseph Strafforelli.*

Ch'era un impiego nè bello nè buono (3)  
E non fruttomi nè fumo nè arrosto ;  
Ne' m'ebbi un fico secco in paga o in  
Sol tre lire ritrassi da quel posto [dono.  
Per scritti ch'ho venduti al salumaio.

(3) *Ce n'était un emploi ni beau ni bon et il ne me rapporta ni fumée ni rôti. Je n'eus pas même, comme traitement ou gratification, une figue sèche. De cette situation, je ne retirai que trois francs seulement pour des écrits que je vendis à l'épicier.*

Après les Cent Jours et la Restauration, Salvator Viale quitta la Corse pour se rendre en Italie, où il espérait se créer une situation. Mais, en 1816, le comte Alexandre Colonna d'Istria, procureur général à Bastia, le rappela et le fit nommer procureur du roi, attaché à la *Cour prévôtale*. Dès ce moment, le poète ne devait cesser d'appartenir à la magistrature française. Nommé juge en 1818, juge d'instruction l'année d'après et conseiller à la Cour d'appel de Bastia en 1828, sur la proposition du procureur général Decon, en 1846, il recevait la croix de la Légion d'honneur. Enfin, en 1852, pour favoriser l'entrée dans la magistrature à l'un de ses neveux, il prit sa retraite cinq ans avant la limite fixée par la loi. Il avait 36 années de services et était âgé de 65 ans.

Les fonctions administratives qu'il remplissait avec le plus grand dévouement ne l'empêchèrent pas de poursuivre les



études qui lui étaient chères. Il produisit de nombreuses œuvres, dont plusieurs sont restées inédites; il releva l'*Académie scientifique et littéraire* de Bastia dont les membres s'étaient dispersés pendant la tourmente, publia un choix de poésies italiennes d'auteurs corses, réunit les *Chants populaires* qui parurent en 1843 chez Fabiani et eurent une deuxième édition en 1855. Enfin, il fit partie du Conseil municipal de la ville de Bastia pendant dix ans.



Salvator Viale détestait le mensonge et était d'une grande droiture. Il avait le culte de l'amitié. Lorsque son ami J.-B. Nicolini, de Florence, lui communiqua la première publication de sa tragédie *Philippe Strozzi*, s'étant aperçu qu'un vers n'avait pas la mesure, il crut devoir signaler l'erreur à son ami. Mal lui en prit : Nicolini, froissé dans son amour-propre de poète, lui en voulut à mort et cessa de correspondre avec lui. Viale en fut profondément affligé.

Bon avec les humbles et charitable avec les pauvres, il se montrait sévère mais juste avec ceux qu'il était appelé à juger. Quoique animé de sentiments démocratiques, il estimait que, pour être bien gouverné, un Etat devait avoir à sa tête une monarchie libérale. Les gouvernements qui se succédaient en France, les révolutions qui éclataient sans cesse ne lui souriaient guère.

Dans une de ses plus intéressantes nouvelles (4), évoquant l'ombre de Pascal Paoli, il lui fait demander au capitaine Valzi, commandant d'un navire postal : « Je suis surpris de voir que depuis si longtemps on n'ait pas encore établi en France un gouvernement capable de mettre un frein à tous ces désordres. »

Et Valzi de répondre : « Vous faites erreur : le gouvernement existe aujourd'hui; c'est bien autre chose ! Il est parfaitement établi, et c'est pour cela qu'il donne du fil à retordre aux Français. Le peuple crie : nous sommes tous libres, tous égaux ! et les messieurs du gouvernement disent entre eux : tant mieux ! et eux aussi crient : Vive la liberté ! Vive l'égalité ! Et les choses vont de mal en pis, ce qui n'empêche pas ces Messieurs du gouvernement de crier toujours : tant mieux ! »

Dans la même nouvelle, Paoli se plaint amèrement de l'ingratitude de ses compatriotes, qui, après lui avoir élevé une statue, l'ont mise en pièces après sa mort.

---

(4) *Relation d'un voyage en mer pendant la pleine lune de mars 1838.*

Viale gardait rancune à Napoléon de s'être montré dur à l'égard des Corses; d'avoir, par décret du 6 janvier 1811, annulé les diplômes de médecine délivrés par les Universités italiennes et exigé des magistrats et des avocats le port de l'habit à la française. Il lui reprochait encore l'envoi en Corse de magistrats incapables et hautains qui brimaient les habitants.

Dans la comédie *Le Remède*, qui fut représentée à Bastia, il n'hésita pas à ridiculiser ces mauvais magistrats, tout en louant ceux qui remplissaient dignement leurs fonctions.

Les coups d'épingle à l'adresse de ses compatriotes n'y manquent pas. Ainsi il fait dire à l'un de ses principaux personnages : « Hé ! mais c'est que, dans notre pays, on voit de bien vilaines choses, et, soit dit entre nous, toutes les extravagances qu'on nous reproche ne sont pas mensongères. »

Sans être athée, Viale n'avait pas de grandes convictions religieuses, mais, comme son illustre compatriote Napoléon, il estimait qu'une religion est nécessaire pour réfréner les passions humaines. Il reprochait au clergé français la pompe des enterrements : « Je me croirais damné, disait-il, si un prêtre de ceux que je connus à Paris devait m'assister à mes derniers moments. » Mais la mort de sa mère, une sainte femme, qu'il adorait, modifia ses idées. Il revint à la religion que sa mère n'avait jamais cessé de lui enseigner, et il s'éteignit dans la paix du Seigneur.

Il était tout imprégné de littérature ancienne : Homère, Virgile, Horace et Tacite étaient ses auteurs préférés. En France, sa prédilection allait aux œuvres de La Fontaine, Béranger, Molière, Boileau.

Il jouissait à Bastia de la sympathie de la ville entière. Il avait là de nombreux amis et il ne dédaignait pas de faire en leur compagnie des parties champêtres. L'inauguration de la villa du commandant Biadelli, le temple de Cérès et de Palès, qui avait été édifiée dans la plaine de la Marana, non loin de la *Canonica*, fut pour le poète l'occasion de donner une suite à la *Dionomachie*. Le petit poème qu'il composa alors est tout pétillant d'esprit gaulois, mais aussi tout vibrant du lyrisme que lui inspirait la nature :

*Pour un repas champêtre.*

Qui'l ciel limpido e vasto espande l'alma,  
E induce in cor serenitade e calma (5).

(5) Là, le ciel, limpide dans son  
immensité, reconforte l'âme et  
donne au cœur l'apaisement et la  
sérénité.



Viale excellait dans tous les genres : en prose et en vers. Ses poésies lyriques ont un grand souffle. « Ses œuvres badines, a dit le président Viale Prelà, appellent le rire sur nos lèvres, sans exclure l'enthousiasme et le respect. »

Dans son immortelle *Dionomachie*, le poète a imité et parfois dépassé Tassoni dans la *Secchia rapida* et Boileau dans le *Lutrin*. Ce poème héroï-comique en huit chants a classé Viale au rang des grands poètes d'Italie.

Il commençait le 8<sup>e</sup> chant lorsque son jeune ami Petrignani tombait, victime de la *vendetta* ; alors, dans une envolée lyrique, il flétrit l'abominable fléau qui désolait son pays :

Ah ! ben ti sta, s'orba di figli, e incolta (6)

Or sei deserto, e desolato lido,

Nè inte, fra ree discordie ognor ravvolta,

Le belle arti di pace han culto e nido.

Delle sventure, ond' ognor fosti oppressa,

Folle ! il seme fatal covi in te stessa.

(6) Ah ! il te sied bien, privée de tes fils et inculte, d'être maintenant une terre déserte et malheureuse ; et, affligée par la coupable discorde, de voir que les beaux arts de la paix n'ont en toi ni culte ni berceau. Insensée ! tu courves dans ton sein la semence fatale des épreuves que tu n'as cessé de subir.

Mais la *Dionomachie* n'est pas uniquement une œuvre badine, c'est encore et surtout une œuvre philosophique. En mettant aux prises, à propos d'un âne mort, quelques paysans corses, Viale a voulu ridiculiser la guerre.

« Le philosophe, dit-il, voit tous les objets égaux, comme s'il s'élevait au-dessus du commun des mortels sur le très haut observatoire où Lucien introduit Mercure pour philosopher avec Caron sur les vétilles humaines ; et ici tombe à propos un passage du dialogue *Les Observateurs*, de Lucien : « Dis-moi, ô Mercure, quels sont ces combattants, et pour quelles raisons ils s'arrachent leur tête, si allégrement ? Sont-ce les Argiens et les Lacédémoniens ? Vois, là-bas, au milieu des cadavres, cet homme à demi mort de ses blessures, cette figure souillée de sang. C'est le général vainqueur Othriades. Regarde ; de son doigt ensanglanté, il barbouille son épitaphe sur le trophée. Quel carnage ! quel cimetière ! Oh ! les insensés ! Oh ! les fous à lier ! » En m'adressant, non au philologue, mais au philosophe, je pense que ce dernier ne fera aucune distinction entre les Argiens et les Lacédémoniens, les habitants de Borgo et ceux de Luciana, Othriades et Pancotto. »

Viale dédia son chef-d'œuvre au comte Pozzo di Borgo, premier ministre du czar Alexandre I<sup>er</sup>. Pour le remercier, le

grand seigneur se contenta de lui envoyer un méchant volume de juridiction et ne s'occupa pas davantage du poète. Viale en éprouva une amère déception.

\*\*

Parmi les plus beaux poèmes lyriques de Salvator Viale, on peut citer *Alberto Corso* et *À la mémoire de ma mère*. M<sup>me</sup> Viale était morte en Italie le 21 décembre 1845. Le poète lui dédia un poème où il exhalait sa douleur en des vers tout vibrants d'amour filial.

Alberto Corso vivait, au XII<sup>e</sup> siècle, à *Lecca-Pecora*, petit village de la piève de Sainte-Lucie de Talcini, qui disparut dans les convulsions qui bouleversèrent la Corse. Après avoir perdu son frère, victime de la vendetta, et avoir lui-même été cruellement frappé par des assassins au moment où sa mère, mourante, l'appela à son chevet, Alberto, dans sa douleur de n'avoir pu l'assister à ses derniers moments, prit la résolution de fuir sa patrie et de se consacrer au Seigneur. Il se rendit à Pise, où il revêtit la robe de bure des Camaldules; mais avant de quitter son village, il fulmina contre Lecca-Pecora des imprécations et prédit qu'il serait détruit un jour : « Tu te détruiras toi-même par ta fureur désespérée, tel un chien enragé qui, hagard et solitaire, se consume dans sa fureur diabolique. Des bêtes féroces plus douces que tes fils, alors sorties des noires cavernes de Tenda, vivront en paix; et l'aigle farouche, ainsi que le corbeau qui enfonce ses serres dans les seuls cadavres, habitera dans tes maisons en forme de tours, tes fenêtres aériennes et tes meurtrières homicides. Un jour, peut-être, le pieux trouvère errant, avide de pleurer sur les ruines antiques, viendra, en hésitant, dans ces montagnes, chercher à découvrir les lieux où tu fus. Et ici, sur la pierre, il ne trouvera ni maison, ni temple, ni tombeau : seul ton nom sera transmis par mes écrits aux âges les plus lointains de l'avenir. »

Salvator Viale, en 1861, s'était rendu à Florence pour revoir des amis; de retour à Bastia, il fut attaqué par une fièvre catarrhale qui l'enleva en quelques jours.

Sa biographie a été faite par son neveu et élève Auguste Viale-Prelà, président du tribunal de Poitiers, mais malheureusement la mort de ce magistrat a arrêté la publication d'une œuvre qui retrace d'une manière magistrale la vie d'un des meilleurs enfants de Corse.

J. C.



## UN ÉTAT DE LA POPULATION d'en deça des monts en 1748

---

Le document que nous reproduisons ci-après est tiré des papiers de M. de Fontette, conservés à la Bibliothèque municipale de Dijon et que nous nous proposons de publier prochainement dans leur intégralité.

Jean-Baptiste Antide Févret de Fontette, fils d'un conseiller au Parlement de Bourgogne, naquit à Dijon en 1713. Se destinant au métier des armes, il entra en 1732 au régiment de Quercy avec le grade de lieutenant et fut promu capitaine en 1736. En mars 1748, alors qu'il servait sous les ordres du maréchal duc de Richelieu, « commandant en chef les troupes de France et d'Espagne au secours de la République de Gênes », il fut chargé par son chef de se rendre en Corse pour y relever l'état des places fortes de l'île et nommé ensuite au commandement de celle d'Ajaccio où il demeura jusqu'en 1751, époque du rappel des garnisons françaises de M. de Cursay.

M. de Fontette devait, en 1768, revenir une seconde fois en Corse, avec M. de Chauvelin, en qualité de brigadier d'infanterie aux fonctions de maréchal général des logis des troupes royales envoyées à la conquête de l'île. Après les défaites de Bologneta et de la Casinca, il fut rappelé en même temps que M. de Chauvelin dont il était l'ami et le protégé et qu'il suivit dans sa disgrâce.

Le passage que nous publions aujourd'hui est extrait d'un mémoire vraisemblablement adressé au duc de Richelieu par M. de Fontette, peu de temps après son arrivée à Bastia, en mars 1748. Il est intéressant de le rapprocher de l'état de la Corse en cette même année, document en italien tiré des Archives de Gênes, reproduit par M. l'abbé Marini en suite de son article sur « Giafferi en 1746-1748 » (1) et d'une rédaction à peu près identique, quoique ne comportant pas certains renseignements sur les approvisionnements en armes, vivres et munitions de la place de Bastia qui figurent au rapport de M. de Fontette.

---

(1) *Bulletin de la Société des Sciences historiques et naturelles de la Corse*, n°s 477-480, 3<sup>e</sup> trimestre 1925.

Il est à remarquer cependant que, tandis que le texte italien indique pour chaque piève le nombre des feux, le texte français donne une évaluation du nombre d'hommes, entre 16 et 60 ans, en état de porter les armes. Sans doute le rédacteur génois s'est servi, pour dresser son état, de données provenant du recouvrement des impôts perçus alors par feux, tandis que l'officier français s'est surtout préoccupé, dans son mémoire, de renseigner ses chefs sur les forces des « rebelles ». De toute façon, qu'il s'agisse de feux ou d'hommes valides, les deux documents donnent des chiffres absolument identiques, sauf pour la piève de Talcini.

La publication du document français, jusqu'ici inédit, venant en suite de celle des deux états de la population corse en 1750, publiés par M. Ambrosi dans le numéro 38 de la *Revue*, complétera les données de nos lecteurs sur cette question et leur permettra de se faire une idée du nombre d'hommes en état de combattre que les Corses auraient pu mettre en ligne vers le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Robert BENIELLI.

#### RAPPORT DE FONTETTE.

Pendant le peu de temps que j'ai été ici (Bastia), j'ai tiré de personnages indifférents tout le détail qui suit. Il serait plus exact si j'avais plus de connaissances dans le pays. Celles que j'ai, je les ai faites à la hâte et je ne puis pas répondre absolument de leur fidélité. Le [bâtonné dans l'original] est celui qui m'a donné les meilleures indications.

#### Pièves en deçà des monts.

*Hommes capables de porter les armes  
depuis 16 jusqu'à 60 ans.*

**Caccia et Canale** : dominées par les rebelles, le parti de la République n'est pas fort. — 400.

**Costiere** : dominée par le curé de Lento, ami des Français, est parmi les rebelles. — 390.

**Mariana** : dominée par les rebelles, le parti de la République y est assez fort. — 200.

**Casinca** : attachée à la rébellion. — 400.

**Casaconi** : attachée à la rébellion. — 420.

**Ampugnani** : le parti de la République y serait le plus fort s'il était aidé. — 1.000.

**Rostino** : les habitants de cette piève sont bons soldats, aimant le repos, mais les rebelles les dominent. — 800.

**Vallerustie** : elle obéit aux rebelles. — 350.

**Orezza** : les rebelles en tirent leurs plus grandes forces. — 1.000.

**Alesani** : attachée à la rébellion. — 450.

**Tavagna** : dominée par les rebelles qu'elle craint. — 400.

**Muriani** : dominée par les rebelles qu'elle craint. — 500.

**Campoloro** : entièrement dévouée aux rebelles. — 300.

**Giovellina** : entièrement dévouée aux rebelles. — 280.

**Niolo** : le parti de la République est assez fort, mais subjugué par l'autre. — 1.000.

**Talcini** : presque entièrement rebelle. — 300 (1).

**Corte** : totalement rebelle. — 400.

**Bozio** : totalement rebelle. — 300.

**Rogna** : totalement rebelle. — 330.

**Serra** : totalement rebelle. — 300.

**Fiumorbo** : une des plus dévouées à la République. — 500.

**Castello** : le général en est tranquille, quelques particuliers suivent les rebelles. — 350.

**Venaco** : dominée par les rebelles; elle les suit par crainte. — 360.

**Balagna** : les  $\frac{3}{4}$  au moins pour les rebelles. — 4.500.

**Nebbio** : toute rebelle. — 1.000.

**Capo Corso** : mauvais soldats, presque tous mariniers, ils achètent la paix des rebelles qui en tirent de grosses contributions (2).

**Brando** : les habitants négocient dans la Sardaigne et sont plutôt pour que contre la République.

**Lota et Pietrabugno** (environs de Bastia) : assez bons soldats et assez attachés à la République.

**Furiani et Biguglia** (environs de Bastia) : toutes rebelles.

(1) 360 au document génois.

(2) Les chiffres manquent également au document génois.

## Nouvelle historique



### UNE IDYLLE DANS LA MONTAGNE

Avant la Révolution française, comme un peu partout sur le continent, le clergé était possesseur de nombreux domaines dans notre île. Quand l'Assemblée Constituante eut nationalisé ces biens et rendu la terre accessible aux bourgeois et aux paysans (aucune mesure ne fut d'ailleurs plus propre à affermir et à sauver la Révolution), le docteur Saturnini, originaire du Cap Corse et sorti frais émoulu de la Faculté, se rendit acquéreur d'un important lot de propriétés de main-morte dans l'antique piève de Canale (1), ce qui fit de lui un des plus gros propriétaires de la région.

Un peu sauvage la contrée où ce docteur, plus tard médecin-major de la Grande Armée, transportait ses pénates. Qu'on se figure une cuvette entourée de montagnes en amphithéâtre se superposant comme les gradins d'un cirque immense et s'abaissant vers la mer où tout au fond, telle une infime solution de continuité, surgit la baie d'Ostriconi. Le nouveau propriétaire terrien s'établit au centre de la région, à Lama, où il bâtit une belle maison ayant un air de château, d'après un plan dessiné par un architecte du continent. Il se trouvait là plus à portée de ses terres : la situation et le cachet pittoresque du village le décidèrent aussi sans doute à y fixer sa résidence. Perché sur un rocher, ce village abrite ses tours et ses maisons vétustes au pied du mont Astu, face au Padru, dont la tête altière émerge au-dessus de ses contreforts et semble menacer les cieux. De son balcon, le docteur pouvait jouir d'une vue magnifique sur la mer et les montagnes, en respirer la brise rafraîchissante au cours de la saison caniculaire. La montagne et la mer ! Peut-on imaginer un contraste plus frappant ?

Le docteur Saturnini se maria à Grasse avec une demoiselle Barbara Borel, qui avait une sœur plus jeune prénommée Douceline. Deux prénoms antithétiques. Douceline ! cet harmonieux vocable n'était-il pas fait pour charmer et pour

---

(1) Aujourd'hui canton de Lama et comprenant trois communes : Lama, Urtaca, Pietralba.



plaire ? Et quel amant ne voudrait l'avoir inventé pour la dame de ses pensées ? Des relations de bon voisinage ne tardèrent pas à s'établir entre le docteur Saturnini et une famille de Lama, les Santini, qui comptait deux frères : Antoine, l'ainé, et Jean-Noël, le cadet, plus jeune de quelques années. Le nom de ce dernier n'est sans doute pas inconnu aux lecteurs de cette *Revue*, car il figure sur le testament de Napoléon I<sup>er</sup>. Jean-Noël Santini est le prototype du dévouement au malheur. Ce fut aussi un homme d'une inlassable activité et d'une grande énergie qui tenait bien de la nature de son pays, dont les reliefs sont singulièrement accusés. Il fit toutes les campagnes de l'Empire et nous ne pouvons que déplorer sa négligence à ne pas avoir donné à la postérité le récit détaillé de ses aventures. Ses mémoires eussent sans doute obtenu un énorme succès.

Nous sommes en 1804. Une épopée sublime, surpassant celle des héros d'Homère, se poursuit sur le continent. Le vieil édifice social vermoulu et dont les lézardes n'avaient fait que grandir sous les coups répétés des écrivains français, vient d'être jeté à bas par la plus terrible des révolutions. Des rumeurs glorieuses se répandent un peu partout dans notre île. Est-il donc vrai, se répète-t-on dans ses hameaux les plus perdus, qu'un des nôtres, dont le génie a fait le plus grand des mortels, occupe le trône des anciens rois de France où l'a assis un peuple en délire pour débrouiller le chaos et édifier la cité nouvelle ? En fallait-il davantage pour allumer la flamme de l'enthousiasme au cœur de nos aïeux si enclins à l'action et tout épris de gloire militaire ?

Jean-Noël Santini est maintenant un jeune homme d'une haute stature ; ses mouvements décèlent une grande vigueur et sa figure sympathique est empreinte de loyauté et de franchise. Il va partir sous peu pour le continent où le réclament ses obligations militaires. Douceline, qui n'était pas venue depuis longtemps à Lama, s'y fixe pour tenir compagnie à sa sœur. C'est une demoiselle d'une éducation accomplie et d'une beauté parfaite avec des yeux de myosotis sombre et des cheveux couleur de seigle mûr. Quand Jean-Noël revit cette merveilleuse créature, il fut complètement subjugué. Il la trouvait très différente des femmes de son pays et ne soupçonnait pas qu'il pût exister au monde une chevelure aussi blonde, des joues aussi fraîches, des yeux bleus d'un éclat aussi pur. Son regard, lorsqu'il se fixa sur elle, exprima la surprise et l'admiration la plus enthousiaste. De son côté, la jeune fille n'avait pu rester insensible à l'hommage de cette muette admiration. Souvent à la ville on lui avait dit qu'elle était belle, et elle n'estimait guère les flatteries qu'on lui prodiguait dans

les salons. Mais le langage que parlaient les yeux de cet homme si près de la nature ne pouvait qu'être sincère et ne ressemblait nullement à un compliment banal. Elle ressentit donc les effets de la sympathique attraction qu'il exerçait, elle se plaisait à l'entendre causer, et quand elle lui répondait, sa voix avait des accents d'une caressante douceur. Et à quoi songeait-elle quand elle passait des heures entières au balcon, suivant d'un œil rêveur les lignes capricieuses des sommets qui bordent le ciel comme les rivages de l'infini. Elle en venait même à envier le lot échu à sa sœur. Les violents contrastes de cette contrée, où l'arbre de Minerve voisine avec les plantes du maquis, son aspect sévère charmaient les fantaisies de sa nature à la fois ardente et grave. Elle s'y plaisait maintenant. La vallée, par sa configuration et sa flore, n'était pas sans ressemblance avec le pays natal et les environs de Grasse où domine l'olivette. Quant à la simplicité de la vie pastorale (1), elle s'y serait faite sans regret. Elle avait trouvé dans ce pays une foule de satisfactions intimes qui lui manqueraient peut-être dans un milieu plus civilisé.

Douceline était courtisée par un autre jeune homme de Lama, riche et fils unique, qui l'avait demandée en mariage. Mais elle éprouvait une répulsion involontaire pour ce prétendant à l'air sournois et au regard faux nommé Antonini et réservait toute sa sympathie à Jean-Noël Santini.

C'était un soir du mois d'août : la chaleur était accablante. Douceline se trouvait indisposée et l'air semblait lui manquer dans sa chambre. Elle s'habilla et sortit pour respirer dans le jardinet attenant à la maison. Jean-Noël, qui depuis quelque temps n'avait pas le sommeil calme, jouissait de la fraîcheur sur sa terrasse, d'où il l'aperçut blanche comme un fantôme et appuyée au tronc d'un arbre. Il n'était d'ailleurs pas sans inquiétude, car la clarté lunaire ne faisait qu'accentuer la pâleur de celle qu'il aimait. Un peu timide, comme les jeunes gens n'ayant pas fréquenté le monde, il s'enhardit pourtant et alla la rejoindre.

« Douceline, lui dit-il en se jetant à genoux, pardonnez mon audace, mais vous voyant souffrante, je n'ai pu résister au désir d'accourir auprès de vous. Disposez de moi. Je vous

---

(1) C'est la vie saine par excellence. A Urtaca, village d'environ 300 âmes, on compte une quinzaine d'octogénaires dont quelques-uns ont bon pied, bon œil et chassent toujours le sanglier. Les archives de cette commune témoignent d'un cas de longévité dont on doit trouver peu d'exemples dans les annales de la médecine. C'est celui d'une femme, d'une bergère, qui a vécu cent trente ans. Elle convola en justes noces à l'âge de 100 ans.

adore comme une sainte et voudrais baiser l'herbe que foulent vos pieds. »

Cette apparition soudaine ne fut pas sans la troubler et sans augmenter son malaise. Elle porta la main à sa tête et chancela ; d'un bond, le jeune homme se trouva auprès d'elle et la soutint dans ses bras. Il sentait battre contre sa propre poitrine le cœur de Douceline dont la tête s'était abandonnée sur son épaule. Elle revint à elle et eut honte de s'être trouvée dans les bras d'un homme. Se souvenant de ce qu'il lui avait dit : « Je vous pardonne, mon ami, répondit-elle, mais quelle imprudence pour vous d'être venu me rejoindre jusqu'ici. » — « Douceline ! dans quelques jours je vais partir : on dit que la guerre va recommencer. Je serais le plus heureux des mortels si je pouvais emporter de vous un souvenir qui me servira peut-être de talisman dans les prochains combats auxquels je vais prendre part. » Elle dégrafa un camée antique piqué à son corsage et le lui offrit avec un radieux sourire. Une fenêtre qui se referma violemment interrompit ce tendre colloque et ils se séparèrent.

Mais Antonini veillait. Il avait aperçu le couple et, mordu au cœur par la jalousie, il paya un sicaire pour se débarrasser de Jean-Noël en qui il voyait un rival préféré. Le sicaire confondit les deux frères, et ce fut Antoine Santini qui reçut la mort au moment où il rentrait chez lui de la veillée. Pour être plus sûr de son coup, l'assassin embarrassa la porte avec un fagot de bois. Antoine Santini était marié et père de famille. Quelques jours après sa mort, on apprit sa nomination de juge de paix. C'était un poète distingué.

Jean-Noël Santini partit sans revoir Douceline, l'assassinat de son frère ayant refroidi les relations des deux familles. Le camée qu'il emporta et conserva précieusement eut-il pour lui la vertu d'un talisman ? Il fit toutes les campagnes de l'Empire sans recevoir une seule égratignure et vit les flammes de Moscou en qualité d'estafette impériale.

Napoléon semblait avoir reçu non seulement la mission de coordonner les conquêtes de la Révolution, mais aussi celle de répandre partout l'évangile nouveau. Et quand cette dernière mission eut été remplie, l'étoile qui guidait son destin disparut du firmament. Selon la magnifique image d'Albert Sorel, il arriva à Moscou porté par la crue formidable du flot qui allait battre les murs du Kremlin. Mais le flot reflua et la France et l'Europe en furent submergées. Le docteur Saturnini disparaissait au passage de la Bérézina sans laisser de postérité : pressentant sa mort, il avait marié sa belle-sœur avec un officier corse à qui il fit prendre son nom, et si l'idylle de Jean-Noël et de Douceline fut simplement ébauchée sans

fin matrimoniale, une alliance fut plus tard conclue entre les familles Santini et Saturnini par l'union de l'unique descendant d'Antoine avec une descendante de Douceline.

Quant à Jean-Noël, il ne se maria qu'après la mort de son « dieu » qu'il suivit en exil d'abord à l'île d'Elbe, puis à Sainte-Hélène. Ce fut grâce à lui que le sort de l'illustre prisonnier fut momentanément adouci. Il n'hésita pas à entreprendre un voyage en Angleterre, à s'aboucher avec lord Holland et à faire paraître dans les journaux une protestation que l'Empereur lui avait dictée et qu'il avait apprise par cœur. Du reste, M. Frédéric Masson a mis en lumière le rôle de Santini jusqu'à le comparer à celui des plus illustres compagnons de captivité. Il était réservé au Prince-Président de récompenser la fidélité et le dévouement de ce « courtisan du malheur » en le nommant chevalier de la Légion d'honneur et gardien du tombeau des Invalides.

François SAVELLI.

---

## Voyageuses anglaises

---

Il ne faut chercher dans les deux ouvrages dont on va parler (1) ni la haute tenue littéraire, ni l'enthousiasme poétique, ni la vibrante sensation d'art que nous devons à la palette ou à la plume des grands corsisants britanniques. Ces femmes ont vu, les unes à loisir, les autres dans un éclair, ce qu'il fallait voir des régions de la Corse qu'elles ont traversées. Miss Ford, très modeste disciple de Lear, a dit les banalités qu'il fallait dire : la chasse aux puces, le vent de Bastia, la saleté de Corte; elle a nommé les bandits de service, Serafinu et Canninu. Un peu terre-à-terre peut-être, elle s'est trop amusée à noter les noms des hôtels (quel était donc cet hôtel Mouvrages, à Bocognanu?) (2), on lui a offert du bon terrain à vendre (que ne l'a-t-elle acheté !). De passage à Ajaccio, elle a été, naturellement, reçue par ses compatriotes marins à bord de l'*Azincourt*. Plus finement, elle s'est demandé comment les Corses, au milieu de leur paradis fleuri,

---

(1) *A Lady's Tour in Corsica*, par Gertrude Ford, 2 vol., Londres, 1880, et *Through Corsican Wilds in a Carriage*, par E. Boardman (sans nom ni adresse d'éditeur), 1908.

(2) A-t-elle voulu dire Muffraggi?



pouvaient aimer la fleur artificielle, et ce que serait Corte, en sa position sans rivale, si seulement l'Italie la touchait de son art, égayait, humanisait l'habitat ; et poète tout de même un peu, elle s'est extasiée, sans pouvoir les décrire (toujours trop occupée par la table d'hôte et la cuisine) devant les forêts et le mont Rotundu, les sentes anglaises de la campagne ajacienne, les effets de lune sur les murailles de Bonifacio (était-il besoin de consigner la revue des gendarmes?), Evisa et son cimetière, Portu et Piana, à qui elle décerne la palme de la beauté.

Si elle n'avait ainsi couru la poste, si elle avait mieux soignée ses notes, miss Boardman, plus exagérée, mais plus sentimentale, eût pu nous laisser de charmants et d'utiles souvenirs. Elle est sensible à maint détail, aussi bien à l'omniprésence du touriste allemand (on est à six ans de la guerre) qu'au paradis d'Aitone et à l'indescriptible grandeur de la côte occidentale.

Mais d'autres ont évoqué tout cela en poètes, ou en artistes, ou en savants, éclipsant ces faibles proses, ces feuilles de journal qui s'envolent au vent du voyage... Et ce qui m'intéresse dans ces livres, c'est plus la silhouette des auteurs que leurs écrits.

Je les vois, les premières (elles sont trois, qu'on ne connaît que sous les vocables de A, B, C), en costume de 1879, « riches et charmantes », leur dit une vieille. Ou plutôt, non, elles sont en ulster, de sorte que, disent-elles, on les prend pour des hommes parfois. Peut-être s'affublent-elles, à l'occasion, de quelque grand chapeau de paille qui encadre à merveille leur long visage. Elles ont leurs pinceaux, leurs couleurs ; elles portent de l'eau claire dans un flacon. Saisies par la même attirance qui a subjugué leurs puissants compatriotes voyageurs, elles affrontent le sang-froid des Corses de leur délicieux toupet d'Anglaises. Elles ont un cocher (leur remarque est vraie que les Corses sont nés cochers), Antoine, qui les guide partout et en qui elles ont confiance. Je vois leur minois mignon s'éclairer pour tous d'un bonjour joli ; j'entends leur ronron au coin des grands feux qu'on allume pour elles et j'aperçois leur petit nez à toutes les portes pour mesurer ce qu'il faut redouter, la nuit venue, des habitants ou des insectes. Insulaires chez des insulaires, femmes libres chez des hommes libres, je ne m'étonne ni ne m'offusque des hommages qu'elles reçoivent partout, parlant aux hommes et les envisageant sans malice ; soit qu'elles fassent rougir quelque Italien en le priant de leur chanter quelque romance, soit qu'elles ébauchent — mais oui ! — un flirt avec le bon curé de Calvi ou qu'elles se sentent — pourquoi pas ? — admirées à la montée de la diligence par la cantonnade assemblée. Amu-

santes et amusées, tous leur font fête, se laissent prendre au chatolement de leurs yeux mutins, les gamins et les bergers, les beaux démons aux regards splendides et à la lèvre ciselée, ceux de Corte dont elles notent l'avantageuse musculature et le général, jeune et beau, de table d'hôte. Joies naïves, bonheurs enfantins, plaisir de vivre !

Plus truculentes, plus folles encore, celles de 1908, au temps des belles robes princesse, s'échappent en février, à trois encore, de Cannes où elles s'ennuient. Elles portent, j'imagine, à peu près la même tenue que leurs aînées de trente ans ; elles ont de grands chapeaux pour le soleil qu'elles retiennent de voiles énormes et romantiques, réclament de l'eau chaude dans les auberges qu'elles parcourent à toute vitesse, s'étonnent de tomber, au début de mars, en plein temps de « Middleton », c'est-à-dire d'hiver de Lancashire. Absolument insensées, elles décident de faire l'ascension du col de Sevi. Et Guillaume, leur cocher (le pendant d'Antoine), qui leur est attaché comme un chien, pour leur plaire, escalade les monts de son magnifique attelage, foule les neiges, où huit jours avant des hommes avaient failli périr de froid. Elles dégringolent sur l'autre versant, au grand effroi des vieilles, sous l'admiration des bergers et des gamins et se voient escorter jusqu'au bateau, à Calvi, par le petit cocher qui pleure d'émou, en agitant sa manche rouge, à la pensée de la « Blue girl » qu'il ne conduira plus dans sa calèche !...

Etonnantes entraîneuses ! et comme je comprends leur empire. Comme celles de 1908 passaient les cols en plein hiver, celles de 1879, en plein orage, dans la foudre, l'éclair et le déluge montagnards, ne bronchaient pas plus que les chevaux et le muletier. Leur confiance n'avait d'égal que leur courage. Impassibles et impavides, une légende leur fait cortège. On parle d'elles dans quelque chaumière, comme elles-mêmes ont entendu parler de « quelque gentille et jeune Anglaise » qui a déridé, au village, quelque vieux perclus d'un cadeau insignifiant enrichi du don magique de son sourire. Ceccaldi, le guide d'Evisa, m'a conté les exploits de celles qui les ont suivies et qui traversaient à pied, en hiver, tout le Niolu. Et moi je songe à celle, plus près de moi encore, à qui le vieux Bonifacien donnait sa chaise, à l'église, le jour du vendredi-saint, ou le vigneron son mulet à la sortie de la Scala de Santa Regina ; celle qui, aux détours du Fangu et au milieu de l'enivrante campagne bastiaise, lorsqu'elle n'avait pas chargé ses bras des graminées du chemin, revenait les mains pleines des fleurs qu'on lui offrait à chaque porte, à chaque coude de la sente montagnarde.

Les ouvrages autrement sans importance de miss Ford et

de miss Boardman évoquent encore la voyageuse anglaise en ce pays féérique qui semble l'attirer entre tous. Qu'elle traverse le ciel insulaire ou se repose en ses vallons de verdure, sous les pins parasols gantés de glycine, elle semble chez elle dans ce grand paysage. Jamais narines ne se sont plus gonflées de ses parfums, jamais yeux ne se sont plus emplis de ses soleils, jamais rêves ne se sont plus exaltés à ses légendes. Fougueuse et fine à la fois, sa silhouette, gamine et dominatrice, se dessine au profil des cols et à l'orée des forêts comme en un cadre que la nature aurait fait pour elle, grande dame errante au pays des gentilshommes.

Paul CHAUVET.

## LE DISINGANNO

### Eclaircissement au sujet de la guerre de Corse ou la Corse justifiée (\*)

(Suite)

Voici le grand argument par lequel le Sénat et ses théologiens s'imaginent pouvoir démontrer que nous sommes des traîtres et des rebelles :

« Dans tous les Etats les mieux réglés, il y a des ministres injustes, mais cela serait-il un motif assez fort pour autoriser les sujets à se révolter contre leur prince légitime quand celui-ci, ou ne sait point les injustices que l'on commet, ou tâche d'empêcher tout désordre par de saintes lois ? Certainement non. »

C'est précisément ici que je les attendais. Mon principal but n'a jamais été de déclamer contre les ministres subalternes que la République destinait au gouvernement de la Corse. C'eût été imiter follement les chiens qui mordent la pierre qu'on leur jette au lieu de mordre la main de celui qui l'a jetée. Mais je dis ouvertement que la République elle-même est coupable de nos maux et que, par cette raison, c'est avec la plus grande justice que ce royaume s'est soustrait à la domination.

(\*) Cf. les n<sup>os</sup> 37 à 40.

Ecoutez et, s'il est possible, n'en soyez point saisi d'horreur et de rage.

La République donnait à tous ses principaux ministres des instructions de cette teneur : « Que l'on tâche d'entretenir les « guerres civiles afin que les Corses, divisés entre eux, ne « puissent point s'unir contre le Prince ; que l'on empêche ou « directement ou indirectement les familles de s'agrandir ; « qu'on ait toute l'attention d'abaisser les habitans et d'avilir « leur commerce ; qu'on tourne en ridicule auprès du monde « tout ce qu'il y a de meilleur dans le Royaume pour s'en « assurer d'autant mieux la possession. » Ah ! cela est trop, direz-vous, et tout homme qui aura tant soit peu d'humanité le dira de même. Les Rodins et les Machiavels, si scélérats, ne parleraient point de la sorte. L'Enfer, avec toute sa malice, ne saurait imaginer des dogmes plus pernicieux.

La République pourtant aurait pu se reposer de la conduite de ses ministres sur la haine que les Gênois ont naturellement pour notre nation. Mais non. On ne doit pas laisser au choix de qui que ce soit la désolation de la Corse. Il faut l'enjoindre et l'exiger par des lois. Voilà la principale et la véritable source de tous les maux que le vulgaire ignorant attribue à la méchanceté des ministres particuliers. Mais, par bonheur, cette source n'est pas comme celle du Nil, il n'est pas impossible de la découvrir. Non seulement les secrétaires génois nous en ont authentiquement assurés, mais qui plus est, un de ces suprêmes gouverneurs l'a avoué lui-même. Et n'allez pas croire qu'il l'ait fait par légèreté d'esprit ; non, c'a été par une disposition de la Providence qui méditait des lois et préparait le changement qui est arrivé dans cette île.

.....

La Corse ne peut être ni plus pauvre, ni plus opprimée. Plusieurs des habitans de cette île (comme le pauvre Lampi, dont Platon parle) se sont donné toutes les peines imaginables pour s'enrichir, ont usé de toute l'industrie la plus laborieuse, ne se rebutant ni de veilles ni de fatigues continuelles. Mais tout cela a été avec si peu de profit que jamais personne n'a réussi à devenir dans sa Patrie ce qu'on peut appeler riche, quoique les efforts qu'ils ont faits les aient quelquefois tirés de la misère, ce qui est pourtant, selon le sentiment de Tite-Live, le pas le plus difficile à faire dans la profession du négociant. Donc le gouvernement des seigneurs de Gênes a été toujours plus que tyrannique puisqu'une disette si générale dans un tel pays ne peut venir que de là. C'est certainement à leur impie politique qu'il faut attribuer la mendicité, les gémissemens, la calamité extrême qui règnent partout. Où est-ce que l'on voit à cette heure l'aménité des campagnes



cultivées, comme on la voïait autrefois? Que sont devenues les richesses d'un si grand nombre de familles? Qui est-ce qui a changé les villes en déserts, et les provinces en de vastes solitudes? Je cherche la Corse dans la Corse même, mais je ne la reconnais plus. Aucun païs du monde, affligé autant que l'on veut par des guerres funestes et dénaturées, ne pourrait mettre ses dégâts et ses misères en parallèle avec celles de ce Roïaume, uniquement parce que la domination des Gênois a été plus cruelle et plus barbare que toutes les hostilités des ennemis (23).

Il est vrai que la cruauté des Sarrasins fut excessive et que les ravages qu'ils firent dans cette île furent horribles, également lorsqu'ils l'envahirent et lorsqu'ils furent contraints de la rendre à la valeur de ce héros immortel le comte Hugues Colonne. Mais tant de siècles qui se sont écoulés depuis ce temps auraient dû y faire renaître la magnificence et la beauté primitive à l'abri des armes étrangères et sous le gouvernement des Gênois, si doux et si heureux, comme ils le disent. Les invasions des Turcs en tant d'autres païs ont été aussi cruelles; elles ont rempli d'horreur les villes, et ont désolé les Roïaumes; mais les soins généreux et magnanimes des souverains respectifs ont fait revenir avec le temps, dans ces contrées, l'ancien bonheur, ou entièrement et dans la plus grande partie.

C'est peut-être que nos terroirs sont stériles et infructueux. Bien loin de là. La Corse, comme Diodore de Sicile nous en assure, abonde en tout ce qui est nécessaire à la vie, mais elle a encore tous les délices qu'on peut souhaiter, quoiqu'après Diodore en ait dit Sénèque avec quelqu'un de ses partisans exilés de la capitale du monde et enfermés ici dans une tour, ce qui fait penser que l'amour de la vérité en eux ait fait place au chagrin de leur exil et que celui-ci les ait portés à médire d'un païs qu'ils haïssaient pour faire paraître plus grande leur infortune. Une preuve incontestable de la fertilité de cette île sont ces deux insignes colonies romaines qu'on y établit : l'une appelée Aleria par le dictateur Lucius Silla, et l'autre Mariana par Caius Marius, sept fois consul, qui l'une et l'autre ont été dans les temps passés des villes très célèbres et très peuplées. Et si le païs ne produisait point assez de vivres, comment les 33 autres villes, que Pline y

---

(23) Le pays souffrait surtout de l'émigration. Les habitants fuyaient la tyrannie gènoise et se louaient comme soldats aux puissances étrangères ou s'en allaient faire du commerce au dehors. La population était tombée à 120.000 habitants, la main-d'œuvre était donc rare et les campagnes restaient incultes.

compte, auraient-elles pu subsister? Celui qui les fonda aura certainement demandé s'il n'y avait pas aux environs une campagne assez bonne pour fournir les vivres nécessaires (24).

La situation de la Corse est peut-être si mauvaise ou si reculée qu'il a été fort difficile (à la place du trafic infâme qu'on y faisait tous les jours de la justice) d'y établir un commerce bien réglé, qui est la source inépuisable des richesses, et qui rend la ville de Gênes un objet d'admiration et d'envie aux autres villes d'Italie, tant pour l'abondance de ses richesses, que pour la majesté de ses édifices superbes, quoiqu'elle ait été si souvent et en tant de différentes manières humiliée et presque entièrement détruite (25), et quoiqu'elle soit malheureusement située auprès de montagnes stériles, où il n'y a que des rochers et du sable? Au contraire, la Corse, située au milieu de l'Europe, et encore trop fertile pour la subsistance de ses insulaires, a été quelquefois contrainte, pour ainsi dire, de souhaiter la stérilité plutôt que l'abondance des récoltes. C'est pour cela que plusieurs de ses habitants, découragés, ont négligé de donner une meilleure culture à leurs terres, non par oisiveté, mais parce qu'ils ne savaient que faire des denrées.

(A suivre.)

## BIBLIOGRAPHIE

**L'âme corse : contes, légendes et vieux dictons de l'île de beauté**, par JEAN-MARC SALVADORI. Brochure in-12 de 116 pages, éditée par Aubanel frères, à Avignon; en vente chez l'auteur, à Venacu. Prix : 6 francs. — Ces contes ont été pour la plupart publiés dans le *Petit Marseillais*, dont M. Salvadori est un des meilleurs correspondants. Il les a réunis dans cette brochure, pour la plus grande joie des amateurs de folklore, et nous l'en félicitons. Il a fait imprimer au début de son livre le texte des deux chants, dits nationaux (?) de la Corse, l'un religieux, le *Dio vi salvi, regina*, l'autre militaire, *Ajò tutti fratelli ch'è l'ora d'ermà schioppi e di cinghie carchere*, dont la composition daterait du XVIII<sup>e</sup> siècle, et c'est une bonne idée, car peu de Corses les connaissent. Comme le dit son titre, cette brochure est un recueil de dictons, de légendes, que chacun de nous connaît ou qu'il a entendus, mais sans en savoir

(24) Tullianu ici confond *civitas*, qui signifie circonscription, et *urbs*, qui veut dire ville. Il s'agit donc de 33 circonscriptions établies par les Romains pour l'administration de l'île, et non de 33 cités.

(25) Allusion méchante, et qui devait faire bondir les Gênois, au bombardement effectué par l'escadre du roi Louis XIV.

la source, tels que : *Eo sô di Cervione e poi chi c'è; Un fà mica u Ghisonacciu; Se la va*, etc. Or, tel un généalogiste, M. Salvadori s'est donné la tâche de rechercher l'acte de naissance de nos dictons, d'en dévoiler la paternité. On ne peut pas affirmer qu'il y soit toujours parvenu, et il faut croire même qu'un peu de fantaisie guide ici le conteur. Mais il a mis dans ces recherches beaucoup de verve, beaucoup d'humour, même un certain talent, doublé d'érudition. Qu'on lise, et ce ne sera pas sans plaisir ou sans profit, ces petites histoires, entre autres : *Aguata! aguata! a levra; A polvera contra u puzza-lettu di e cimice; Sô Cardì, sô Sardi; Ziu Orsu Santu e zia Maria Catalina à Paris*, on verra bien si M. Salvadori n'a pas comme un don naturel pour le genre où il réussit fort bien. Un inspecteur d'académie, Chanal, l'avait tenté jadis avec moins de succès. Ses contes avaient moins de vie, ses récits moins de facilité. Que M. Salvadori continue ses recherches; il dotera notre littérature régionaliste d'une œuvre qui aura le mérite de plaire à la jeunesse autant qu'à la vieillesse. Comme l'a écrit M. l'abbé Luchini, qui a préfacé *L'Ame corse*, « le passé ne sera pas mort, puisqu'il aura trouvé des plumes alertes pour l'animer devant nos yeux et des âmes pour le comprendre ». Ajoutons, pour finir, que le livre renferme, en hors texte, de belles vues photographiques de nos cités corses.

#### L'anneau d'investiture pour la souveraineté de la Corse. —

M. PAUL FONTANA a publié dans le *Petit Marseillais* du 15 août un très intéressant article sur un objet antique qui se trouve au musée de Besançon et qui rappelle l'un des événements les plus importants de l'histoire de la Corse : la cession de l'île par la République de Gênes à la Banque de Saint-Georges. A cette occasion, celle-ci crut bon de négocier avec les puissances qui pouvaient faire valoir des droits sur le pays, en particulier avec le roi d'Aragon et le pape, alors Nicolas V. Le pontife, satisfait, accorda l'investiture d'une terre, qui faisait partie, depuis Charlemagne, du domaine de Saint-Pierre. « Or, écrit M. Fontana, lorsque le suzerain attribuait un fief à un vassal, il symbolisait cette attribution ou, comme on dit, cette investiture en donnant au vassal un objet qui était souvent un anneau. Il y a toute raison de considérer ce joyau comme l'anneau par lequel l'Office de Saint-Georges fut investi de la souveraineté de la Corse, en 1453, tant au nom du doge et du Sénat de Gênes, qui se disaient propriétaires de cette souveraineté, qu'au nom du pape Nicolas V, suzerain de l'île. »

L'anneau ne peut en effet se rapporter qu'au pontificat de Nicolas V, car seul entre tous les papes, il adopta comme armoiries les clefs de Saint Pierre posées en sautoir dans un écusson. Les deux lettres P. N. qui y figurent sont assurément les initiales des mots : Papa Nicolaus. La date du bijou se placerait donc entre le 18 mars 1445 et le 24 mars 1455.

Voici la description de l'anneau, telle qu'elle fut faite par M. A. Castan, en 1882, dans les *Mémoires de la Société nationale des antiquaires de France*, t. XLIII : « Le chaton, qui consiste dans une simple tablette de cristal de roche, est accosté de deux emblèmes placés transversalement sur la verge; d'un côté c'est un écusson surmonté de la tiare qui renferme deux clefs en sautoir dont les anneaux sont reliés par un double cordon; de l'autre, c'est un Saint Georges à cheval qui combat un dragon. Sur les cartouches en

biseau, que le chaton surmonte, on lit deux inscriptions gravées en creux : d'une part, les lettres initiales P. N. ; d'autre part, le mot DVX. »

Nous ne pouvons que regretter avec M. P. Fontana que ce document curieux ne soit pas exposé au musée des antiquités corses de Bastia. Et nous faisons appel ici à tous nos compatriotes pour que les pièces curieuses dont ils pourraient être les possesseurs soient réservées à cet établissement, plutôt que de les laisser s'égarer et confondre dans quelque musée provincial, voire étranger, où leur intérêt diminuerait.

**Comment on devient alpiniste**, par le capitaine J.-J. FINCH, traduit par R. de Malherbe avec la collaboration de M. Gaillard. Librairie Dardel, à Chambéry ; un volume in-8° carré de 320 pages avec illustrations.

L'auteur, qui est un des héros de la célèbre expédition envoyée par l'Angleterre pour réaliser l'ascension du mont Everest, dans l'Himalaya (8864 m.), et qui se termina par une douloureuse catastrophe, a écrit une suite de récits intéressants parmi lesquels il relate ses ascensions en Corse.

**L'inauguration du buste du docteur Piccioni.** — M. CAMILLE PICCIONI, ministre plénipotentiaire, a eu la bonne idée de publier une délicieuse plaquette de 31 pages, luxueusement illustrée, relatant les fêtes qui se sont déroulées à Pinu, le 2 mai 1926, pour l'inauguration du buste du docteur Antoine Piccioni, ancien conseiller général de Luri et de Brando, ancien maire de Bastia.

Tour à tour, M. Leandri, maire de Pinu, l'abbé Maestracci, curé de Pinu, M. de Montera, avocat et adjoint au maire de Bastia, M. Franceschi, conseiller général de Luri, l'abbé Rinieri, curé-doyen de Luri, ont indiqué le rôle social et bienfaisant du défunt. Le docteur Luigi l'a célébré en vers. M. Camille Piccioni a remercié les orateurs et annoncé une réédition, complétée avec de nouveaux documents du ministère de la Guerre, de son excellente histoire du Cap Corse.

Le docteur Piccioni (1808-1880) a fait pour cette région du Cap ce que Pline le jeune faisait pour sa chère cité de Côme. Pinu lui doit la route du col de Sainte-Lucie, le clocher et les orgues de son église, l'horloge communale, une école primaire dès 1846, un bureau de bienfaisance, des dotations pour jeunes filles pauvres, la chapelle de Saint-Roch, l'oratoire de Sainte-Lucie. Bastia, dont il fut le maire de 1865 à 1870, lui doit cette idée d'un hôpital moderne, dont la réalisation, retardée par la chute de l'Empire, est aujourd'hui l'œuvre de son successeur, le docteur Sari, le plan d'extension de la ville, le début du nouveau port, l'abattoir, l'embellissement de la place Saint-Nicolas.

Il n'est pas mauvais qu'un buste et qu'une brochure rappellent aux hommes oublieux le dévouement à l'intérêt public de leurs devanciers et les donne en exemple.

**La Corse touristique.** — Le n° 20 (septembre 1926) de ce joli périodique, toujours bien illustré, vient de paraître. En voici le sommaire : Editorial. — Evisa. — Mouvement touristique, par J. Poli. — Cargèse, par M. Kordatos. — Miot et la Corse (suite), par H. Pierangeli. — Corte, par le Dr Zuccarelli. — Nonza. — Morosaglia, sonnet, par Max Roger. — Un orage en Balagne, par l'abbé Ferracci. — Monsieur Lauriston, par M. J. de la Parata.



**Un ami de Napoléon, le poète Arnault.** Deux articles du *Petit Marseillais* des 9 et 10 août, par FONTENILLES. — Ce poète est peu connu. Son œuvre littéraire est médiocre. A peine se souvient-on de l'élégie qu'il composa en Belgique après les Cent Jours et où se reflète sa mélancolie d'exilé :

*De la tige desséchée,  
Pauvre feuille détachée  
Où vas-tu? Je n'en sais rien...  
Je vais où va la chose,  
Où va la feuille de rose,  
Et la feuille du laurier.*

Ce poète, mort en 1834, fut un ami de la famille Bonaparte, un admirateur de Napoléon I<sup>er</sup> et, par là, son existence fut souvent mêlée aux événements d'une époque glorieuse, illuminée par le génie de l'un des nôtres.

**La mise en valeur de la Corse,** par EMILE ARÈNE, conseiller du commerce extérieur. Série d'articles parus dans la *France de Nice et du Sud-Est* et reproduits par le *Petit Bastiais* des 28, 29 juillet et début d'août.

Les considérations historiques ont peu d'intérêt; les inexactitudes y sont nombreuses. La mise au point de la question économique y est faite avec assez de clarté. Cependant nous ne partageons pas l'opinion du journaliste sur la nécessité d'une assimilation douanière totale de l'île avec le continent. Nous ne croyons pas non plus que le régime douanier soit la cause unique de la difficulté avec laquelle l'industrie et le commerce se développent dans l'île. La mauvaise organisation des transports maritimes, l'inachèvement des chemins vicinaux pour celui-ci; l'insuffisance des matières premières, la pénurie de la main-d'œuvre pour celle-là sont des causes autrement importantes. C'est pourquoi nous devons continuer à crier : tout pour l'agriculture.

**Le souvenir de Napoléon à Ajaccio : Napoléon et Pozzu di Borgu,** par J.-B. MARCAGGI, dans le *Petit Marseillais* du 27 juillet. — M. Marcaggi s'attache à rechercher les raisons de la haine profonde que la famille Pozzu voua à la famille Bonaparte et en particulier à Napoléon. Il les trouve dans leurs luttes politiques à Ajaccio avant 1793, surtout dans la politique anglophile de Paoli que le futur empereur critiqua, mais qui valut à Jérôme Pozzu les fonctions de président du Conseil d'Etat du gouvernement anglo-corse et dans l'exil que cette politique mérita à Pozzu, jaloux de l'Empereur et plein de rancune pour son glorieux rival. Comme le dit M. Marcaggi, Pozzu était mieux fondé à donner comme motif de sa haine l'expédition envoyée par le général Bonaparte en Corse, en 1796, qui l'avait précipité du pouvoir et obligé à mener la vie errante du proscrit.

**Napoléon et la Corse.** — Utilisant le même quotidien des 2, 3 et 4 août 1926, le même auteur dépouille la correspondance de Napoléon et montre comment fut conçue la mission de Miot, quelle œuvre de restauration économique ce lieutenant du Premier Consul entreprit en Corse. Continué par l'Empereur après 1802, elle eut de médiocres résultats par suite de la négligence de ses subordonnés et des événements de 1814.

**Les grandes familles insulaires : l'ascendance des Casabianca.** — Dans le *Petit Marseillais* du 30 juillet, L. M. montre à grands traits le rôle de cette famille dans l'histoire corse depuis quatre siècles, en évoquant la grande rivalité intestine des *Rossi* et des *Neri*.

**L'ascension du Monte Grossu par Jean Uzel.** — Récit touristique conduit avec vivacité et intérêt. Il contient les renseignements utiles aux alpinistes pour une randonnée identique et il se termine par cette idée fort juste : la Corse ne deviendra prospère qu'à la condition de pratiquer un reboisement sérieux. (Cf. le *Petit Marseillais* des 2, 4 et 5 août.)

---

## NOUVELLES

### en quelques lignes

---

**Les économies administratives.** — L'heure de la pénitence, si souvent annoncée, semble avoir sonné. Des décrets ont paru ou vont paraître, simplifiant les rouages administratifs, supprimant les fonctions inutiles, adaptant l'Etat au siècle de la T. S. F. et de l'aviation. La Corse perdra sans doute des sous-préfets, des tribunaux, des collègues et des budgétivores. Elle subit une loi commune ; il faudra se soumettre, mais nos hommes politiques auront raison d'éclairer nos ministres, qui connaissent quelquefois un peu la Corse et souvent pas du tout, et de leur faire entendre que la fureur des économies ou des simplifications ne doit pas être aveugle. Abolir le conseil de préfecture de notre département n'est pas un acte moins irréfléchi que celui du rattachement de l'île à la Provence. La Corse est une région définie, isolée ; elle a ses traditions, ses intérêts, ses besoins ; elle est elle-même. Les deux cents kilomètres de mer qui la séparent du continent, et qu'on veut supprimer avec la plume, en feront toujours un monde particulier. Quelle belle hérésie que de vouloir la fondre dans le même creuset que Toulon et que Nice ! Le mélange, qu'on le sache, ne peut être qu'explosif. La *Revue de la Corse*, sans aucune arrière-pensée politique, mais dans l'unique souci de défendre les intérêts d'un pays auquel elle entend exclusivement consacrer ses efforts, s'associe entièrement à la protestation des députés insulaires que le *Petit Bastiais* a publiée dans son numéro du 8 septembre et qui est, quoique brève de forme et modérée de ton, juste et éloquente.



**La réforme judiciaire.** — Cette protestation succédait au décret du 7 septembre qui prévoyait la suppression des tribunaux de Calvi, Corte et Sartène, par la création d'une chambre à Bastia pour les arrondissements de Bastia, Corte et Calvi et d'une chambre à Ajaccio pour les arrondissements d'Ajaccio et de Sartène. D'un seul coup de baguette, la Corse est divisée en deux ressorts judiciaires : tout l'en-deçà des monts viendra plaider à Bastia, tout l'au-delà à

Ajaccio. Les montagnes disparaissent, les distances s'effacent, les routes se multiplient. La Corse devient un superbe billard où les automobiles roulent à toute vitesse et, en deux ou trois heures, déposent les plaideurs devant les magistrats ! Mais trêve de plaisanteries. Un justiciable de Conca devra se rendre à Ajaccio, à cheval, en voiture, en automobile, en chemin de fer ; un témoin de Partinellu ou d'Osani ira, par les mêmes moyens, déposer à Bastia. L'un fera 240 kilomètres, l'autre environ 200. Celui-ci partira de chez lui un dimanche matin par exemple, arrivera à Calvi, y couchera, puis prendra le lendemain le train dans cette ville pour débarquer à Bastia le lundi à 3 heures du soir, soit quatre jours de voyage à l'aller et au retour pour rencontrer un juge. Véritable brimade qui rappelle le temps si décrié de l'ancienne monarchie, où le plaideur devait faire 300 kilomètres pour comparaître devant la juridiction du Parlement de Paris. Le ministre Maupeou disait à son roi Louis XV, en 1770, qu'il fallait rapprocher la justice du justiciable et la rendre aussi peu coûteuse que possible. Il créait pour cela six tribunaux, au lieu d'un seul, dans le ressort de Paris. On va faire le contraire. Qu'en sera-t-il désormais de nos plaideurs corses ? Nous les verrons sans doute renoncer à un déplacement prolongé, fatigant, dispendieux, vexatoire et rechercher dans la justice personnelle la satisfaction qu'ils réclament. Les beaux jours pour la vendetta ! Quel progrès à rebours ! Il sera permis d'affirmer que la justice n'est pas créée pour servir les plaideurs, mais pour les éloigner. N'avaient-ils pas raison d'écrire, il y a quatre ans, que l'idée biscornue de supprimer le centre d'examen primaires de Bastia pour réunir au chef-lieu tous les candidats de notre département serait un mauvais précédent et un exemple pernicieux. C'est alors qu'il fallait protester avec une énergie farouche contre un projet inique de centralisation universitaire, contre une méconnaissance totale de l'orographie corse. L'Etat républicain n'aurait-il que mépris pour les intérêts des citoyens électeurs ? Ceux-ci n'auront-ils d'autre ressource que de répéter, après Madame Angot : « C'était pas la peine, assurément, de changer de gouvernement ! »



**Les suppressions.** — Les mesures de réorganisation administrative et judiciaire prises par le Ministère actuel ont, en ce qui concerne la Corse, amené la suppression, à partir du 1<sup>er</sup> octobre : de la sous-préfecture de Calvi ; — du secrétariat général du Département ; — des recettes des finances de Calvi, Corte, Sartène ; — des tribunaux d'arrondissement, à l'exception de ceux de Bastia et d'Ajaccio ; — du conseil de préfecture, qui dépend désormais, comme celui du Var, du conseil régional de Nice. On a cependant tenu compte, dans une certaine mesure, de la situation insulaire du département en décidant qu'un conseiller aurait la résidence d'Ajaccio, avec mission d'étudier les dossiers et de juger — juge unique — les affaires secondaires, délits de voirie par exemple.

Les quatre députés de la Corse ont adressé au Président du Conseil une protestation contre la situation faite au département, notamment par la nouvelle organisation judiciaire. Ils ont fait valoir qu'en raison de son orographie extraordinaire qui décuple son étendue et de la difficulté des communications la Corse a droit à un régime particulier, et que la réforme entreprise se traduirait, dans

la réalité, par une augmentation des frais de justice, constituant « un formidable impôt sur les justiciables ».



**Ecole de navigation maritime de Bastia.** — On annonçait également la suppression de cette école d'où sont sortis déjà tant de nos capitaines de la marine marchande. L'économie était pour l'Etat d'une douzaine de mille francs, car cette institution vit à l'aide, surtout, des subventions de la Chambre de commerce de Bastia, du Conseil général et même des particuliers. Les économies sont légiti-  
simes. La situation exige qu'on en fasse beaucoup. Mais celle-ci était sordide, bien peu en rapport avec les avantages que cette dépense procure à l'Etat lui-même pour le recrutement des officiers de la marine marchande et aux familles peu fortunées qui destinent leurs enfants à la carrière maritime. Les efforts de nos parlementaires ont heureusement réussi à empêcher cette suppression. Un télégramme ministériel a autorisé l'Ecole à ouvrir ses portes, lors de la rentrée scolaire du 1<sup>er</sup> octobre, car le Conseil général l'a dotée de 8,100 fr.



**L'irrigation en Corse.** — Le soleil et l'eau, a dit un Président de la République, au cours d'une visite dans notre pays, doivent être les auxiliaires les plus précieux de sa prospérité. Le soleil est généreux; il nous prodigue ses dons. L'eau ne manque pas; elle gonfle nos rivières, mais il faut la retenir. Barrages, canalisations, irrigations, c'est une œuvre de longue haleine à entreprendre, de la même manière que les Romains en Afrique ou que les Anglais, de nos jours, dans l'Inde. En Corse, l'œuvre est commencée, mais continuée trop lentement. Parmi tous les projets demeurés en souffrance, l'un des plus importants est celui du canal de la Figarella, dans la plaine de Calvi. La Figarella est un de nos rares torrents qui conserve de l'eau pendant l'été. Il entretient à son embouchure une véritable oasis de verdure, qui réjouit les yeux du voyageur arrivé de l'île Rousse et attristé par l'aspect désertique de la région qu'il vient de traverser. Ce cours d'eau pourrait donc fournir à la région le liquide vivifiant qui la transformerait. Une lettre du ministre de l'Agriculture à M. Landry lui annonce que l'Etat a alloué une subvention égale aux deux tiers de la dépense, au total une somme de 633.333 francs, dont 308.000 pour la première année, afin d'exécuter le projet d'irrigation. Les régions de Moncale, Calenzana et Calvi auront ainsi le moyen d'accroître leurs richesses.



**L'utilisation des fruits.** — Y a-t-il dans le monde des fruits plus succulents que ceux de notre Corse? La nature de son sol, la durée de l'insolation en font la terre par excellence de l'arboriculture. Reines-claude, plus dorées que celles de l'Agenais, pêches plus juteuses que celles de la Limagne, figues plus sucrées que celles de la Provence, cédrats plus parfumés que ceux de la Calabre, pommes, poires, oranges, amandes et châtaignes, j'en passe et d'aussi bons, n'ont servi jusqu'ici qu'à flatter notre gourmandise, le cédrat mis à part. Si aux environs des villes ils trouvaient un écoulement, à l'intérieur de l'île les fruits n'étaient pas toujours cueillis. Ils étaient l'objet d'une maraude incessante; on les laissait parfois pourrir sur



les arbres, tant les moyens de transport étaient insuffisants. Ils auraient pourtant dû fournir au paysan un revenu appréciable. On pouvait s'étonner que nul n'eût jusqu'ici songé à installer une fabrique de confitures ou de fruits confits. La lacune est comblée. On annonce qu'un continental va tenter de créer une industrie de ce genre dans cette belle région agricole d'Olmetu et de Sartène, c'est-à-dire à Proprianu qui en est le débouché. Souhaitons-lui pleine réussite et tant pis pour Carpentras ! Heureux continentaux ! Je ne mets pas en doute que les confitures corses, si elles sont exportées, triomphent sur tous les marchés.



**La culture du cédrat.** — La Société coopérative des producteurs de cédrat, dont nous avons déjà parlé, affirme de plus en plus son existence. D'après son président, le commandant Giovalucchi, elle groupe déjà plus de la moitié des producteurs corses et elle fait appel à tous pour une meilleure défense de cette culture. « Il faut, dit-il, arriver à la vente directe des fruits aux principales maisons de confiserie française et étrangère sans recourir aux intermédiaires dont l'unique souci est généralement celui de grossir le chiffre de leurs bénéfices. » Ainsi les producteurs corses retireront le profit légitime de leur travail, en rejetant toute tutelle commerciale, et le cédrat insulaire, qui est, d'après les avis les plus autorisés, supérieur à tous les cédrats du monde, trouvera une plus grande possibilité d'établir sa renommée.



**Le cheptel corse.** — Une communication du ministère de l'Agriculture nous fait connaître l'état actuel du troupeau insulaire. Le nombre des moutons est de 266.000, dont 205.000 brebis ; celui des chèvres, de 150.000 ; celui des bovidés, de 53.600, dont 14.000 vaches ; celui des ânes, de 5.100 ; des mulets, de 4.700 ; des chevaux, de 7.600. On y dénombre enfin 37.050 représentants de la race porcine, dont 6.000 truies. Les premiers chiffres sont supérieurs à ceux que la statistique agricole de 1917 nous avait donnés. C'est la preuve que l'élevage, source importante du revenu agricole, fait des progrès dans l'île. Une tendance heureuse se manifeste même parmi les propriétaires : l'emploi des économies à la constitution d'un troupeau de bovidés. Tel d'entre eux, que nous connaissons bien, est arrivé, par l'achat semestriel d'une ou deux vaches, à grouper ainsi une cinquantaine de bovidés. Puisse son exemple être suivi par un grand nombre de Corses !




**La pêche.** — Une autre statistique nous dit qu'à Calvi les pêcheurs ont pris, pendant le premier semestre de l'année 1926, 5.485 kilos de langoustes, 12.565 de poissons divers, 5.025 de jarrets, 3.408 de thons, valant au total environ 200.000 francs, chiffre infime en comparaison de celui que pourrait atteindre la pêche en Corse.




**Colis postaux.** — La Chambre de commerce d'Ajaccio a fait adresser à l'administrateur en chef de l'inscription maritime à Marseille, commissaire du gouvernement auprès de la Compagnie Frais-


sinet, un rapport documenté sur les améliorations à apporter au transport des colis postaux entre la Corse et le continent. Ce rapport signale les raisons pour lesquelles les colis sont transmis avec trop de retard ou arrivent en mauvais état, sinon même délestés d'une partie de leur contenu. Il indique les précautions qui devraient être prises pour donner à ce commerce le développement désirable et une plus grande garantie, après avoir réduit les frais de transport. Il faudrait, en effet, transporter les colis dans un local fermé à clef, leur réserver une place plus étendue sur les quais de débarquement où ils sont aujourd'hui entassés pêle-mêle et assurer leur livraison avec plus de rapidité. Cela paraît facile. Quand cela sera fait, le colis deviendra l'un des meilleurs éléments des transactions insulaires.



**L'exportation des bois.** — Le gouvernement a fait publier un décret interdisant l'exportation des bois de France. La décision peut avoir des inconvénients et gêner une catégorie d'ouvriers et d'industriels, mais quand on assiste au déboisement intensif de nos montagnes par le fer et par le feu; quand, traversant la Corse, on voit, sous un soleil ardent, se refléter la roche nue des montagnes dépouillées de leur manteau de verdure et que, mourant de soif, on trouve les sources taries, on ne peut que se réjouir d'un arrêt momentané de la déforestation. L'intervention parlementaire vient cependant d'obtenir une atténuation à cette interdiction. Les marchés déjà engagés pourront être exécutés; un volume encore indéterminé de bois corses pourra exceptionnellement recevoir un permis d'exportation à destination de la France; notre marine marchande devra rechercher les moyens de favoriser ce fret. Les amis de la forêt ne diront rien contre cela si l'Etat sait modérer la rage des bûcherons.



**Port de Proprianu.** — Ce port, le troisième de la Corse et débouché unique de la région agricole de Sartène, réclame des travaux immédiats de dragage. Ils ont été évalués à 125.000 francs, commencés, laissés alors à la charge de la commune et poursuivis lentement avant d'être récemment interrompus. C'est cependant une œuvre d'utilité générale, de réalisation urgente. L'Etat devrait s'en préoccuper lui-même. Voilà, hélas! une des conséquences de la détresse dans laquelle se trouvent les finances publiques, et c'est une preuve nouvelle de l'intérêt que présente pour la Corse le redressement budgétaire.



**Enseignement technique.** — Lentement, prudemment, l'enseignement technique s'organise en Corse. L'école primaire supérieure de Sartène est en partie professionnelle. L'Ecole de commerce de Bastia est transformée en Ecole pratique de commerce et d'industrie. Celle d'Ajaccio va l'être à son tour. Quant à l'Ecole professionnelle de Corte, elle est en voie de réalisation. Le directeur de cet enseignement, écrivant une lettre publique à M. de Moro-Giafferi, qui conservera le mérite de l'impulsion énergique donnée à cette organisation insulaire de l'apprentissage, indique que l'instruction technique doit surtout être donnée à des ouvriers utiles à

l'hôtellerie touristique, à l'automobilisme, à l'électrification, à l'aviation, à l'agriculture. Le projet est excellent sous cette seule réserve que nous demanderions surtout l'orientation de cet apprentissage vers les métiers utiles à l'agriculture. C'est elle et non le tourisme qui doit être la principale ressource de la Corse. Le Directeur annonce aussi l'ouverture, pendant l'année 1927, d'une exposition, dans un des centres de la Corse, des résultats obtenus jusqu'ici par l'artisanat insulaire. Ce serait là une préparation à l'exposition, qui aura lieu à Paris, des meilleurs ouvriers et des meilleurs apprentis de France. Puisse la Corse y tenir une place honorable !



**L'industrie de la pierre.** — Les journaux signalent la création d'une Société française, dite des roches cristallines, qui a commencé l'exploitation des granites et des porphyres de la Balagne. La dite Société aurait déjà érigé sur les côtes de Provence, avec le granite d'Algaiola, un monument à la mémoire des héros de la catastrophe du *Dixmude*. Elle aurait même la commande d'un second monument destiné à commémorer le souvenir des héros de l'armée d'Orient. Nous faisons des vœux sincères pour que cette Société prospère et pour que la Corse soit pour la Provence monumentale ce que les Pyrénées furent pour le bassin d'Aquitaine. Notre île, dont Gueymard, savant géologue du commencement du XIX<sup>e</sup> siècle, disait, après son voyage d'études, « qu'elle est le paradis du minéralogiste », renferme les plus beaux minéraux qui soient, et en particulier les serpentines d'Ersa, les marbres dorés d'Oletta, les diorites de Sainte-Lucie de Tallanu, les granites de Balagne, les porphyres d'Ajaccio. Richesse inépuisable, mais dont l'exportation nécessite une main-d'œuvre et des moyens de transport qui la rendent coûteuse.



**Lutte contre le paludisme.** — La question du paludisme, sur laquelle notre *Revue* a publié un savant article du docteur Sergent, continue à préoccuper le monde savant. Après tant d'autres missions médicales, voici que l'Ecole de malarialogie de la Faculté de médecine de Paris, fondée en 1925 par la Société des Nations, a envoyé la sienne, sous la direction du professeur Brumpt. Elle comprend une trentaine de docteurs, français et étrangers, qui ont été reçus à Bastia par les membres de la Ligue corse contre le paludisme, présidée par les docteurs Zuccarelli et Thiers, et fondée bien avant les travaux de nos savants actuels. Le docteur Zuccarelli, dans son discours de bienvenue, avait formé le souhait qu'un centre corse d'études malarialogiques fût créé pour intensifier les recherches et la prophylaxie relatives au paludisme. Il vient d'être exaucé. Une communication du docteur Pitti-Ferrandi, directeur départemental des services de l'hygiène, nous apprend que l'Ecole de Paris a installé en Corse, avec le concours financier de la fondation Rockefeller, une station d'application, dont le centre est à Bastia. Au printemps, un laboratoire a été organisé dans les locaux du nouvel hôpital, dont la construction demeurera attachée à la mémoire du docteur Sari. Des observations, des matériaux ont été accumulés par ce laboratoire pour déterminer les conditions de la lutte antipaludique en Corse, et la mission Brumpt est venue les

examiner sur place. Une visite de la côte orientale, avec arrêt prolongé à Portu-Vecchiu, a mis fin au voyage. Il a été suivi d'une visite de la Sardaigne et de ses installations antimalariques. Avant de nous quitter, la mission a organisé des expériences pour la destruction des larves de moustiques. Leurs résultats ont convaincu tous les médecins. Ils seront mis en application pour commencer à Saint-Florent, à Ajaccio, à Aleria, sous la surveillance des membres de la mission déjà installés chez nous. Puisse le moustique ne plus connaître ni trêve, ni repos, car il est le plus grand adversaire des Corses et de leur prospérité !



**La subvention cinquantenaire.** — Une lettre de M. le sénateur Sari à M. Musso, rapporteur de la Commission des Travaux publics au Conseil général, nous apprend que le Conseil d'Etat, sollicité par M. Landry, est revenu sur sa première décision, dont nous avions parlé. Il a adopté sans modifications l'utilisation de la subvention attribuée par l'Etat et approuvé les propositions du Conseil général. M. Sari promet, en outre, que tous les parlementaires s'efforceront bientôt de faire relever la subvention cinquantenaire de 500.000 à 2.500.000 francs, conformément à l'équité. Mais les finances de l'Etat ont besoin de tels ménagements que.....



**Nouvelle subvention à la Corse.** — Notre pays vient d'obtenir une somme de 230.000 francs sur la répartition du fonds de subvention destiné à venir en aide aux départements pendant l'année 1927. Il a été en cela le département le plus favorisé. La Haute-Savoie, qui le suit de près, n'obtient que 225.000 francs. La somme totale, 2.295.000 francs, a été répartie entre 25 départements.



**Classement historique.** — L'église paroissiale de Santa Reparata de Balagne, dont on fait remonter la construction au ix<sup>e</sup> siècle et qui a 26 mètres de longueur, avec une abside semi-circulaire de style pisan, a été, par décret du 15 juin, classée comme monument historique. Combien d'autres monuments corses en seraient dignes et échapperaient ainsi à la dévastation !



**Un beau discours.** — C'est celui que prononça, dans l'église cathédrale d'Ajaccio, Monseigneur Simeone, récemment nommé à Toulon-Fréjus, à l'occasion des adieux qu'il adressait à son ancien diocèse. Il n'y manque ni éloquence, ni émotion, ni belles pensées. Ces quelques traits en donneront la preuve : « Je ne veux pas vous flatter, a-t-il dit, vous pouvez avoir comme tout le monde des défauts, mais une qualité vous distingue et vous met presque hors de pair. Vous avez gardé collectivement le sens religieux..... Vous ne voyez pas en votre évêque un ennemi ni un étranger. Personne de vous ne le traite en indifférent : vous le regardez au contraire comme le meilleur ami de vos âmes, et quand il vous arrive de le rencontrer



sur la route, ce que vous aimez en lui, ce n'est pas l'homme, c'est Dieu lui-même qui passe parmi vous sous les espèces visibles de son ministre. Et vous êtes dans le vrai. L'on dit et l'on répète que le caractère des Corses est rude et dur comme le granite de ses montagnes. Raison de plus pour l'admirer quand il s'adoucit et devient tendre devant la religion et ses représentants.... Adieu donc, terre de splendeur, île de beauté, séjour magnifique ! Adieu, asile de fierté, de bravoure et d'honneur, patrie des vaillants et des forts, patrie du plus grand de tous les grands hommes, terre fidèle, fidèle aux traditions et aux vertus des ancêtres, fidèle à Dieu, à la religion. »

Monseigneur Simeone, qui fut un excellent évêque de Corse où il avait été nommé le 27 mai 1916, à l'âge de 53 ans, a eu raison de parler ainsi. La Corse n'a connu ni les luttes, ni les persécutions religieuses. Elle le dut à son clergé même qui fut essentiellement national, qui se mêla à tous les mouvements de révolte insulaire contre la tyrannie, et qui, sorti du peuple, n'oublia jamais ses origines.

La vacance du siège épiscopal de la Corse a réveillé la vieille question des évêchés insulaires. Certains voudraient voir l'île partagée en deux diocèses, conformément à l'orographie; quelques-uns suggèrent même la création d'un siège métropolitain à Corte. Nul ne connaît encore la décision du Saint-Siège. Il n'est point besoin de rappeler ici que la Corse, avant la Révolution, était divisée en cinq évêchés.

## PRINCIPAUX COLLABORATEURS

MM.

- ARRIGHI (Paul)**, ancien élève de l'Ecole Normale Supérieure, Professeur agrégé au Lycée Français de Rome. Directeur de *l'Annu Corsu*.  
**BLANCHARD (Raoul)**, Docteur ès sciences, Professeur à la Faculté des Lettres de Grenoble, Directeur de *l'Institut de Géographie Alpine*.  
**GARCOPINO (Jérôme)**, Docteur ès lettres, Professeur à la Sorbonne.  
**CHAUVET (Paul)**, Docteur ès lettres. Professeur agrégé au lycée Buffon (Paris).  
**COURTILLIER (Gaston)**, Agrégé de l'Université, Professeur de Première au Lycée de Strasbourg, auteur d'ouvrages et d'études sur la Corse  
**ENLART (Camillo)**, Directeur du *Musée de Sculpture comparée du Trocadéro*, Membre de l'*Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*.  
**FILIPPI (Louis)**, Professeur agrégé de l'Université, auteur d'études historiques.  
**FRANCESCHINI (Emile)**, auteur d'études historiques sur la Corse.  
**R. P. Dom MARINI (Philippe)**, Bénédictin, historien de la Corse.  
**MARCAGGI (J.-B.)**, Historien, Conservateur de la Bibliothèque d'Ajaccio.  
**MAURY (Eugène)**, Collaborateur au Service de la Carte géologique de la France.  
**NATALI (J.-B.)**, Auteur de *Nos Géorgiques* et autres ouvrages sur la Corse.  
**PAGANELLI (Dono)**, Agrégé de l'Université, Inspecteur d'Académie de la Mayenne.  
**PEYRE (Marius)**, Professeur agrégé à la Faculté des Lettres de Dijon.  
**PICCIONI (Camillo)**, *Ministre plénipotentiaire*, auteur d'études historiques sur la Corse.  
**SANTELLI (César)**, Agrégé de l'Université, Inspecteur d'Académie du Jura.  
**SANTONI (François)**, Professeur agrégé de Philosophie au Lycée de Strasbourg.  
**SERGENT (Edmond)**, Docteur, Directeur de *l'Institut Pasteur d'Algérie*.  
**VILLAT (Louis)**, Agrégé d'histoire et de géographie, Docteur ès lettres, professeur à la Faculté des Lettres de Besançon.

## COMMUNICATION



Les abonnés d'une Revue en sont un peu les commanditaires. Ils doivent être mis au courant des difficultés matérielles qu'en rencontre l'impression et qui menacent son existence. Aussi n'hésitons-nous pas à leur apprendre les nouvelles conditions que notre imprimeur, malgré son esprit de modération, vient de lui imposer. Voici la lettre que nous avons reçue :

Grenoble, 18 août 1926.

MONSIEUR,

Nous nous sommes rendu compte, en passant l'écriture du n° 39, que le maintien des prix du 3 décembre 1925 ne couvrirait pas nos prix de revient.

En effet, depuis cette date, les salaires ont augmenté tous les trois mois et au 1<sup>er</sup> juillet atteignaient 22 % de plus que ceux du mois de décembre 1925.

Quant aux papiers, depuis cette même date, ils ont subi une augmentation de 70 %.

Vous pouvez voir par là que nous nous trouvons dans la pénible nécessité de vous demander une majoration, aussi réduite que possible, soit de 15 % sur les prix de décembre 1925.

Veuillez agréer, etc.

En résumé, la confiance dans l'avenir, que la Direction avait eue, au début de cette année, en relevant le prix de l'abonnement à 15 francs, a disparu. La baisse du franc français et la hausse des monnaies étrangères dépassent toute prévision. Elles ont déjà tué des dizaines de périodiques français et elles menacent maintenant la *Revue de la Corse*. Toutefois, si la Direction ne dissimule pas ses inquiétudes, elle promet à ses lecteurs de lutter par tous les moyens contre ce danger de mort que constitue l'accroissement des dépenses de 1.500 francs environ.

## AVIS

Nous avons prévenu nos abonnés, dès le numéro 38 de mars-avril, que la Direction prendra la liberté d'adresser une quittance à ceux d'entre eux qui n'auraient pas encore envoyé le montant de leur abonnement. Nous comptons procéder au recouvrement postal dans le courant de novembre. Les frais en seront tels que nous sommes dans l'obligation d'augmenter la quittance de 1 fr. 50. Nous prions donc nos fidèles abonnés de faire bon accueil à cette quittance de 16 fr. 50. Mais il leur est encore possible d'éviter sa présentation par le versement immédiat de la somme de 15 francs à notre comptecourant Paris 813-42.

Ceux de nos abonnés qui auraient renoncé à leur abonnement voudront bien nous retourner les numéros de l'année 1926 qu'ils ont reçus. Ce retour sera le meilleur des avis envoyés à la Direction, qui l'enregistrera à regret.

Prière de joindre un timbre de 0 fr. 50 à toute demande de renseignements.

Le Directeur-Gérant,  
A. AMBROSI.

# PAGES

réservées à la publicité

---

## ÉTABLISSEMENTS VINCENTELLI S. A. ANVERS (BELGIQUE)

---



Fabricants et Fournisseurs Généraux  
DE MATIÈRES PREMIÈRES  
pour la PATISSERIE, la BISCUITERIE  
et la BOULANGERIE FINE

---

SPÉCIALITÉ :  
TOUS LES FRUITS CONFITS SANS EXCEPTION

---

TÉLÉGRAMMES : VINCENTELLI ANVERS

---

Codes A. B. C. 5<sup>th</sup> & 6<sup>th</sup> Ed.

Pour la publicité, s'adresser exclusivement à

**M. A. F. VINCENTELLI**

**177, Rue Lozane, ANVERS (Belgique)**

qui a bien voulu se charger de centraliser les demandes, dans l'intérêt de la Revue et à titre gracieux.

---

Patriotes corses, prêtez votre concours à l'expansion de cette Revue qui ressuscite le passé glorieux de votre Ile, et sert de tribune à ceux qui, dans le présent, recherchent son progrès économique et moral. — Réservez votre clientèle à ceux qui nous assistent.

# BANQUE DE LA CORSE

---

## ALTIERI & NAPOLEONI

15, pl. Saint-Nicolas et 41 bis, b<sup>d</sup> Paoli, à BASTIA

---

### *Principales Opérations de la Banque*

Escompte et recouvrement du papier de commerce — Comptes de chèques — Comptes de dépôts à préavis et à échéances — Lettres de crédit — Opérations de change — Ordres de Bourse — Souscriptions — Opérations sur titres — Garde de titres — Prêts sur titres — Encaissement de tous coupons — Garantie contre le risque de remboursement au pair et la non-vérification de tirages — Renseignements financiers, industriels et commerciaux — Surveillance de portefeuilles, etc., etc...

---

### LOCATION DE COFFRES-FORTS

Compartiments depuis 30 francs par an

# ‘Damiani’

## LE DÉLICIEUX VIN DU CAP CORSE AU QUINQUINA

### *Rouge ou blanc 18°*

---

BASTIA : siège social et maison principale.

PARIS : bureaux et magasins d'exposition :

139, F<sup>rs</sup> Poissonnière (Trudaine 35-97).

LYON : dépôt : 70, Cours Lafayette.

MARSEILLE : 7, Impasse des Peupliers (Prado).

EXPORTATION : dans l'Univers entier.

## VRAIE MARQUE